

PÉTITION

EN FAVEUR DE

L'ENSEIGNEMENT SIMULTANÉ

DU FRANÇAIS ET DE L'ALLEMAND

DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES

DE LA LORRAINE ALLEMANDE

(MOSELLE)

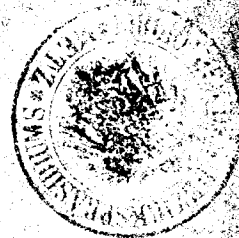


STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE E.-P. LE ROUX

34, RUE DES HALLEBARDES

7
1869



LES HABITANTS DE LA LORRAINE ALLEMANDE
(MOSELLE)

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR

Commune de le 1869

SIRE,

Nous prenons la respectueuse liberté de porter devant Votre Majesté nos humbles doléances au sujet du système de proscription, adopté dans nos écoles primaires, contre l'enseignement de l'allemand, notre langue maternelle.

Aux termes du programme du 29 mars 1865, en vigueur au milieu de nous depuis cette époque, « l'usage de la langue allemande n'est que toléré comme moyen provisoire, mais indispensable, de communication entre le maître et les élèves dans les premiers temps de la fréquentation de l'école. » (Expression textuelle.)

« Ne perdez pas de vue, est-il dit aussitôt après, que la langue allemande peut être admise dans nos écoles comme moyen, mais non comme matière d'enseignement, la loi n'autorisant rien de semblable. Aussitôt que l'enfant est à même de vous comprendre en français, l'allemand doit disparaître entre vous et lui, et votre enseignement être exclusivement français. » (Encore textuel.)

« Cette assemblée (le Conseil départemental), veut hâter le moment où toute la population du départe-

Sire,

Wir nehmen erfurchtsvoll die Freiheit, Ihrer Majestät unsere Klagen über die Art und Weise, wie man die deutsche Sprache, welche unsere Muttersprache ist, aus unsern Primärschulen zu verdrängen sucht, demüthigst vorzutragen.

Dem „Programme“ vom 29. März 1865 zufolge, wird der Gebrauch der deutschen Sprache blos geduldet als ein Mittel für den Lehrer, sich vorläufig den jüngern, vor Kurzem in die Schule eingetretenen Kindern verständlich zu machen.

„Lasset nicht außer Acht, wird gleich darauf hinzugefügt, daß die deutsche Sprache nur als ein Mittel, die französische zu erlernen, nie aber als Lehrfach gebraucht werden darf, da das Gesetz nichts dergleichen billigt. Sobald nun das Kind anfängt, den Lehrer in französischer Sprache zu verstehen, muß das Deutsche gänzlich verschwinden, und der Unterricht darf ihm nur mehr auf französisch mitgetheilt werden.“

„Diese Versammlung (der Schulrath des Departements) heißt es ferner, will den Augenblick beschleunigen, wo die ganze

«ment, si française par le cœur, n'emploiera plus, « dans l'habitude de la vie, que la langue nationale.» (Autre citation textuelle.)

Aussi l'écriture allemande est-elle totalement exclue du règlement qui porte : « Les élèves ne sont « exercés qu'à l'écriture française; » et plus loin : « les « modèles d'écriture (modèles français) doivent être « traduits en allemand et expliqués; » et plus loin encore : « Le texte des modèles sera toujours un texte « français. » S'il y a un peu de lecture allemande, elle ne commence que lorsque les enfants savent lire couramment le français, et a lieu seulement parmi les plus jeunes élèves, pour la forme, d'une manière dérisoire, sans suite et par conséquent sans résultat. Elle est complètement exclue de la division des enfants de 10 à 12 ou 13 ans, c'est-à-dire des enfants arrivés à l'époque si importante pour eux des instructions préparatoires à la première communion. Par là même aussi le catéchisme n'est appris et récité qu'en français, langue à peu près inconnue aux enfants. Voici encore le texte du programme sur ce point capital : « Récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, « traduits, étudiés et racontés en français. Évangile « du Dimanche, traduit, expliqué et raconté en français. Catéchisme traduit, expliqué et récité en français. » Il ne s'agit ici, bien entendu, que de traductions orales, données en passant, d'une manière fugitive, et desquelles les enfants ne retiennent presque rien.

En résumé, et c'est là aussi la conclusion du programme, l'allemand est exclu en principe de l'enseignement; il n'est que toléré, à titre provisoire, comme moyen de communication.

On ne vise donc à rien moins qu'à la destruction entière, radicale, de la vieille langue de notre pays. On veut en finir à tout prix, et le plus tôt possible. C'est un parti arrêté; le mot d'ordre venu d'en haut, a été donné partout : *Delenda est Carthago!* Il faut que l'allemand disparaisse!

Et par quelles considérations prétend-on justifier un tel système d'ostracisme, de proscription contre notre idiome maternel? Quels motifs allègue-t-on pour nous traiter de la sorte, nous froisser ainsi dans nos affections comme dans nos intérêts les plus chers?

Nous les trouvons en partie dans le programme même, en partie dans certaines circulaires préfectorales, et plus en détail dans une lettre anonyme signée : Un *Universitaire*, et récemment publiée dans le Journal officiel du département, en réponse à une excellente brochure intitulée : *De l'enseignement de la langue allemande dans nos départements frontières du Nord-Est.*

Nous les exposons succinctement ci-après, et y répondrons ensuite.

1° La loi n'admettrait pas l'enseignement des lan-

so französisch gesinnte Bevölkerung des Departements, in dem gewöhnlichen Leben keine andere als die Landessprache gebrauchen wird."

Auch wird der Unterricht im Deutschschreiben durchaus verboten, wie folgt : „Die Schüler sollen nur im Französischschreiben geübt werden;“ und bald darauf : „Die (französischen) Musterschriften sollen auf deutsch übersetzt und erklärt werden;“ und ferner : „Die Musterschriften müssen immer französisch sein.“

Das Wenige, was man die Kinder im Deutschlesen unterrichten darf, beginnt erst dann, wann sie schon geläufig französisch lesen können, und zwar für die jüngern Schüler allein; und da dieser Unterricht nur zum Schein und wie spottweise noch geduldet wird, so bleibt er auch meistens ohne Erfolg; bei den Kindern aber, die das zehnte Jahr erreicht haben (erste Abtheilung der Schule), und sich nun zur ersten Kommunion vorbereiten sollen, wird er ganz weggelassen. So darf nun auch in derselben Abtheilung der Katechismus nur mehr in französischer Sprache gelernt und aufgesagt werden, das heißt, in einer Sprache, welche die Kinder noch nicht genug verstehen.

Hier die Worte des „Programms“ über diesen wichtigen Gegenstand : „Erzählungen aus dem alten und neuen Testamente, übersetzt, erlernt und vorgetragen in französischer Sprache. — Evangelien des Sonntages, übersetzt, erklärt und erzählt in französischer Sprache. Katechismus übersetzt, erklärt und aufgesagt in französischer Sprache.“ Diese Uebersetzungen geschehen nur mündlich, und gleichsam im Vorbeigehen, so daß die Kinder wenig davon behalten.

In Kürze, und so schließt auch das „Programm“ : „Die deutsche Mundart bleibt aus dem Lehrsysteme gänzlich ausgeschlossen, und wird nur vorläufig geduldet, um sich den Kindern verständlich zu machen.

Was man hierin beabsichtigt, ist demnach nichts Anderes als die gänzliche Ausrottung unserer alten Muttersprache. Sie muß um jeden Preis und sobald wie möglich verschwinden. Es ist dies ein fester Entschluß, eine an höhern Orten verordnete Sache : *Delenda est Carthago*; die deutsche Sprache muß ausgerottet werden!

Aus welchen Gründen sucht man dieses ungelinde Verfahren gegen unsere Muttersprache zu rechtfertigen? Welche Ursachen gibt man vor, uns so zu behandeln, unsere innigsten Gefühle so zu verletzen, und unsere theuersten Interessen mit Füßen zu treten?

Dieselben finden wir theils in dem „Programme“ selbst; theils auch in einigen Präfektoral-Rundschreiben, und noch ausführlicher in dem Briefe eines zwar ungenannten, uns aber wohl bekannten Verfassers, welcher neulich in dem offiziellen Journal des Departements eingerückt worden mit der Unterschrift : «un Universitaire,» als Antwort auf eine vortreffliche Schrift „über den Unterricht der deutschen Sprache in den nordöstlichen Departementen Frankreichs.“

Wir wollen sie hier kurz angeben, und nachher darauf antworten :

Erstens, sagt man, das Gesetz erlaube keineswegs den Unter-

gues étrangères dans les écoles primaires. (Programme. — Lettre de l'Universitaire anonyme.)

2° Notre assimilation serait toujours imparfaite tant que nous ne serions pas français de langage, comme nous le sommes de cœur. « On veut dans les patrio-
« tiques provinces de l'Est des Français et non des Alle-
« mands. » (Circulaire préfectorale du 25 novembre
dernier. — Même lettre de l'Universitaire.)

3° La religion et la morale seraient grandement intéressées dans la suppression de notre idiome allemand. (Même lettre de l'Universitaire.)

4° L'enseignement simultané du français et de l'allemand serait impossible dans nos écoles, et l'on ne pourrait d'ailleurs jamais amener nos populations à parler à la fois l'une et l'autre langue. (Même lettre de l'Universitaire.)

5° L'opinion des hommes les plus éminents du pays se serait également prononcée pour la suppression de notre dialecte dans l'enseignement primaire. (Lettre de l'Universitaire.)

6° On nous cite l'exemple de la Prusse qui, de son côté, ne tolère que l'enseignement de l'allemand dans les écoles de sa frontière. (Même lettre de l'Universitaire.)

7° Enfin, on fait appel à notre patriotisme : *Nous ne devons pas aider la Prusse à s'assimiler nos provinces allemandes.* (Même lettre de l'Universitaire.)

Que l'Empereur daigne nous permettre de répondre ici franchement, et d'après notre plus intime conviction, à ceux qui nous opposent avec tant d'audace les motifs énumérés ci-dessus.

I.

« *La Loi*, nous objecte-t-on tout d'abord et à chaque instant, « détermine les matières de l'enseignement et n'y admet pas les langues étrangères, pas plus l'allemand en Alsace et en Lorraine, que l'italien ou l'espagnol dans le Midi, et l'anglais sur les côtes de la Manche. La loi n'autorise rien de semblable. »

Et on lit cela imprimé dans le programme officiel de la Moselle, tandis qu'à côté de nous, dans les deux départements du Rhin, l'enseignement simultané du français et de l'allemand est universellement en vigueur, *avec approbation de l'autorité*. Croit-on naïvement que nous soyons d'humeur à nous laisser payer d'une pareille monnaie? Nous n'admettons et ne respectons d'autres lois que celles votées par les élus du suffrage universel, envoyés au Corps législatif avec ce mandat spécial.

On invoque la loi! Vraiment! Et laquelle donc? Serait-elle qui a été commentée devant la Chambre dans sa séance du 9 mars 1867, par ces paroles de M. le Ministre de l'instruction publique?

richt fremder Sprachen in den Primärschulen (Programme. — Lettre d'un Universitaire).

Zweitens. Unsere Einverleibung mit Frankreich bliebe allezeit unvollendet, wären wir nicht auch durch die Sprache, was wir schon lange im Herzen sind, das heißt: echte Franzosen. Man will in diesen so patriotisch gesinnten Ostprovinzen nur Franzosen und keine Deutsche. (Rundschreiben des Herrn Präfekten vom 26. November 1868. — Brief des «Universitaire»).

Drittens. Religion und gute Sitten wären höchst betheiligigt in der Abschaffung unserer deutschen Sprache (Ebenderselbe Brief.)

Viertens. Es wäre unmöglich beide Sprachen, die französische und die deutsche, in unsern Schulen zu lehren, und noch weit mehr unmöglich, für unsere Landleute, beide Sprachen zugleich zu reden. (Ebenderselbe Brief.)

Fünftens. Die gelehrtesten und erfahrensten Männer unserer Gegend hätten die Meinung ausgesprochen, daß der Unterricht der deutschen Sprache aus unsern Primärschulen verschwinden müsse. (Brief etc.)

Sechstens. Man stellt uns Preußen als Muster vor, und sagt, dort in den Gränzschulen wäre kein anderer Unterricht geduldet als in deutscher Sprache. (Derselbe Brief.)

Siebtens. Endlich wird unsere Vaterlandsliebe in Anspruch genommen: Wir sollen keineswegs dazu verhelfen, so sagt man uns, daß Preußen sich später unsere deutschen Provinzen einverleiben könne. (Derselbe Brief.)

Seine Majestät der Kaiser möge uns erlauben, hier auf die soeben angeführten Gründe, und zwar denen, die solche zu veröffentlichen sich nicht scheuten, frei und nach unserer tiefsten Ueberzeugung zu antworten.

I.

Das Gesetz, so wendet man uns ein, bestimmt genau, was in den Primärschulen gelehrt werden muß, und duldet keine fremden Sprachen, eben so wenig die deutsche in Elsaß und Lothringen, als die italienische oder spanische im mittäglichen Frankreich, oder die englische an der Seeküste, England gegenüber. „Nichts dergleichen wird im Gesetze gebilligt.“

So steht es gedruckt im offiziellen Programm des Moseldépartements, da doch in unserer nächsten Nachbarschaft, in den zwei Rheindépartementen, der Unterricht überall, mit Genehmigung der Obrigkeit, in beiden Sprachen erteilt wird.

Wer glaubt uns so albern, daß wir uns mit solchen Ursachen begnügen sollten? Wir erkennen und befolgen keine andere Gesetze als jene, die von unsern Abgeordneten in der gesetzgebenden Versammlung genehmigt worden.

Man redet vom Gesetze! Was für ein Gesetz war denn jenes, von dem Herr Duruy, Minister des öffentlichen Unterrichtes, in der am 9. März abgehaltenen Sitzung des gesetzgebenden Körpers gesprochen, da er sagte: „Wir können nicht

« Nous ne pouvons songer à détruire chez nous l'usage de l'allemand, alors que nous nous attachons à la propagation des langues étrangères dans nos colonies et qu'en Alsace (comme dans une partie de la Lorraine), l'allemand est un moyen de communiquer avec les populations voisines de l'Allemagne. »

Ou bien serait-ce celle que l'Empereur a expliquée en personne, quelque temps après, à son retour de Saltzbourg, quand, dans une allocution adressée aux Instituteurs réunis à Strasbourg, il les a exhortés à continuer leurs soins à l'enseignement de la langue allemande, tout en les remerciant de leur zèle et de leur dévouement pour la propagation de la langue nationale ?

On invoque la loi, et il n'y a devant nous ni plus ni moins qu'un simple règlement élaboré au Conseil départemental sur la proposition de l'inspecteur d'Académie, susceptible par conséquent des modifications réclamées par les circonstances, et dans lequel cette assemblée a en effet toute faculté de contrôler jusque dans leurs moindres détails les matières à enseigner dans les écoles.

Comment l'honorable Universitaire ignore-t-il ces choses ? Cela se conçoit difficilement dans sa position officielle.

D'un autre côté, y a-t-il donc une comparaison à établir entre les populations allemandes du Nord-Est et celles exclusivement françaises de langue des côtes de l'Ouest ou des provinces méridionales ? On aurait sans doute grand tort ; ce serait même entreprendre une tâche impossible et sans but utile, que d'enseigner à lire et à écrire en anglais, en espagnol ou en italien, à des enfants qui ne savent pas un mot de ces langues étrangères. La situation est-elle donc la même, quand les Lorrains et les Alsaciens demandent qu'on leur enseigne la lecture, l'écriture et le catéchisme dans leur idiome natal, le seul qu'ils comprennent, leurs désirs ne dépassent pas ce modeste programme ?

N'est-ce pas aussi nous faire une insulte sanglante que d'assimiler à une langue étrangère au milieu de nous, notre vieille langue maternelle, la langue parlée par nos ancêtres, sans interruption et à l'exclusion de toute autre, depuis plus de 2000 ans ; la langue dans laquelle nous avons tous appris à bégayer sur les genoux de nos mères les noms des objets les plus chers, les premières notions de Dieu et de la Religion, et qui est encore aujourd'hui le seul dialecte universellement connu, usité dans notre province, surtout à la campagne ? Quoi, cette langue à laquelle se rattachent nos plus doux souvenirs serait exclue du foyer domestique, traitée comme une étrangère, n'ayant aucun droit de cité au milieu de nous !

Vraiment, cela dépasse toutes les bornes.

„ daran denken, bei uns den Gebrauch der deutschen Sprache auszurotten, indem wir uns ja bemühen, die fremden Sprachen in unsern Collegien zu lehren, und weil im Elsass (so wie auch in Lothringen) das Deutsche ein Mittel ist, mit unsern Nachbarn von Deutschland Verkehr zu haben ? “

Oder von was für einem Gesetze redete kurz darauf der Kaiser selbst, nach seiner Rückkehr von Saltzbourg, da Seine Majestät in einer Anrede an die zu Strassburg versammelten Schullehrer, ihnen gedankt für den Eifer und die Bemühung, die sie für die Verbreitung der Landessprache an den Tag gelegt hatten, zugleich aber sie ermunthigt hat, Sorge zu tragen, um auch das Deutsche erlernen zu lassen ?

Man spricht vom Gesetze, und man legt uns nichts anderes vor als eine, vom Schulrath des Departementes auf Anfragen des Inspectors der Akademie gegebene Vorschrift, die nach Willkür geändert werden kann, da diese Versammlung das Recht hat, alles das zu bestimmen, was in den Schulen gelehrt werden soll.

Weiß dies der geehrte Herr « Universitaire » nicht ? Wer sollte das glauben von einem Herrn in seiner offiziellen Stelle ?

Sollte nun aber auch anderseits kein Unterschied gemacht werden zwischen der deutschen Bevölkerung des nordöstlichen Frankreichs und den Bewohnern der West- und Südprovinzen, die, der Sprache nach, durchaus französisch sind ? Es wäre allerdings eine höchst unbillige, zugleich aber auch eine unmögliche und ganz zwecklose Forderung, wenn jene Kinder englisch, spanisch oder italienisch lesen und schreiben lernen sollten, die doch kein Wort von diesen fremden Sprachen verstehen ? Ist es aber das Nämliche, wenn die deutschen Lothringer oder Elsäffer verlangen, daß man ihre Kinder lesen und schreiben lehre, und sie den Katechismus erlernen mache in ihrer Muttersprache, der einzigen, die sie wohl begreifen ? Denn wir sind bescheiden genug, uns mit diesem Wenigen zu begnügen.

Ist es nicht auch für uns die größte Beleidigung, wenn man unsere Muttersprache mit den fremden Sprachen vergleicht ; als wäre sie fremd in unserer Mitte, jene Sprache, die unsere Voreltern ausschließlich und ununterbrochen geredet haben seit mehr als zweitausend Jahren ! die Sprache, in welcher wir alle, auf dem Schooße unserer Mütter die Namen der Personen und Dinge, die uns am theuersten sind, zu stammeln und auszusprechen, wie auch die ersten und wichtigsten Wahrheiten von Gott und Religion gelernt haben ! die Sprache, die noch heute mitten unter uns, besonders auf den Landgegenden allein gut verstanden, und allenthalben fast ausschließlich gebraucht wird ! Wie ? Sollte diese Sprache, welche in unsern Herzen die süßesten Erinnerungen erweckt, nun aus unsern Häusern verbannt, wie eine Ausländerin behandelt werden, ohne irgend ein Recht zu haben, in unserer Mitte zu verweilen ? Nein, dies wäre zu grob !

II.

Notre assimilation serait toujours incomplète, tant qu'on n'aurait pas anéanti notre idiome, *cet affreux patois*, comme on se plaît à le qualifier à chaque instant, avec une intention facile à deviner. « Nous voulons avoir, dit l'auteur de la circulaire du 25 novembre dernier, dans nos patriotiques populations de l'Est, des Français et non des Allemands. »

Les populations de la Lorraine allemande ont lieu d'être surprises et blessées d'un pareil langage; car elles se croyaient depuis longtemps en possession de lettres de naturalisation, obtenues dans les meilleures conditions. Auraient-elles donc été dans l'erreur jusqu'à présent sur ce point capital, et seraient-elles réellement à la veille d'être respuées, comme indignes d'appartenir à la grande nation?

Vous ne voulez que des Français!

Vous devez donc repousser de même et pour le même motif, les autres populations de l'Empire qui ne parlent pas plus que nous la langue nationale, telles que les 2,000,000 de Bretons à l'Ouest, les 300,000 Flamands du Nord, les 2 à 300,000 Basques dans les Pyrénées, les 400,000 Italiens de la Corse et du comté de Nice, et peut-être aussi les Provençaux, les Languedociens, les Gascons et combien d'autres, voire même, car vous êtes absolu dans vos exigences, les innombrables patois si profondément corrompus, si inintelligibles, qui, aujourd'hui comme il y a cent ans, pullulent encore dans les villages de presque toutes les provinces de l'Empire. Expulsez donc, puisque vous êtes si exclusif, toutes les populations qui ne parlent pas le français, et vous verrez ce que deviendra la grande famille française. Est-ce donc la langue qui constitue la nationalité d'un peuple? Ne voyez-vous pas que votre système, si on le prenait au sérieux, conduirait tout droit au démembrement de la patrie?

Vous ne voulez que des Français! — Le serions-nous donc moins que les populations citées plus haut? N'avons-nous donc pas autant qu'elles, et peut-être même plus que beaucoup d'entre elles, le droit de porter le nom de Français? Ne l'avons-nous pas acquis au prix des plus grands et des plus généreux sacrifices, au prix de notre sang le plus pur, tant de fois versé pour l'honneur de la patrie et la défense de son territoire? Croyez-le bien, Monsieur, nous avons été baptisés, et notre baptême est de bon aloi; il est superflu de le renouveler conditionnellement sous vos auspices. Vous en trouverez l'acte glorieusement inscrit dans nos annales, avec les noms des parrains et d'autres titres précieux, de nature à vous édifier sur son authenti-

II.

Wir wären nie vollkommen Frankreich einverleibt, so lange unser (gräßliches) Plattdeutsch — so nennt man unsere Sprache, aus leicht zu errathenden Gründen — nicht gänzlich unter uns ausgerottet würde. Wir wollen — so spricht der Verfasser des Rundschreibens vom 21. November vorigen Jahres — wir wollen in unserer patriotisch gestimmten Bevölkerung des östlichen Frankreichs keine Deutsche mehr, sondern Franzosen.

Die Einwohner Deutschlothringens dürften wohl über eine solche Rede staunen, und sich höchst beleidigt fühlen; sie glauben ja schon längst ihr Bürgerrecht in bester Weise erworben zu haben. Sollten sie bis jetzt in dieser so wichtigen Sache irre gegangen sein, und wären sie wirklich in Gefahr ausgestoßen zu werden, als seien sie unwürdig, Frankreich als ihr Vaterland zu betrachten?

• Sie wollen nur Franzosen!

So müssen Sie denn auch, aus demselben Grunde, alle jene Bevölkerungen aus dem Reiche verbannen, die nicht besser als wir die Landessprache reden! Sie müssen hinausstoßen die zwei Millionen Bretonier im Westen, die 300,000 Flamen des Nordens, die 2- bis 300,000 Bewohner basischer Mundart in den Pyrenäen, die 400,000 Italiener der Insel Corsica und der Grafschaft Nizza, und vielleicht noch obendrein die Bewohner der Provence, des Languedoc und von Gasconien u. a. m.; ja sogar — denn Ihre Forderungen sind unbegrenzt — Sie müssen hinausstoßen jene unzähligen Landbewohner, deren übelklingendes, fast unverständliches Kauderwälsch heute noch, wie vor hundert Jahren in den Dörfern unserer meisten Provinzen vorherrschend gesprochen wird. Verbannen Sie nun, mein Herr, wenn Sie so steif auf Ihrem Plane bestehen, alle jene Bewohner Frankreichs, welche die Landessprache nicht reden, und Sie werden sehen, was aus unserm Lande wird! Als wäre es die Sprache allein, welche die Nationalität eines Volkes ausmacht! Gesehen Sie doch, daß dergleichen Ansichten, wären sie nicht allzu lächerlich, schlechthin zur Verstückelung des Vaterlandes führen würden.

Sie wollen nur Franzosen!

Sind wir es denn nicht eben so wohl als die oben erwähnten Bevölkerungen? Tragen wir nicht diesen Namen mit demselben Recht, ja mit größerem Recht als viele unter ihnen? Haben wir nicht demselben die größten und großmüthigsten Opfer gebracht, ihn erworben, erkämpft mit dem Preis unsers reinsten Blutes, das wir so oft für die Ehre des Vaterlandes und zur Vertheidigung des französischen Bodens vergossen haben? Sie dürfen es glauben, mein Herr, wir sind als Franzosen aufgenommen worden durch eine edle Taufe, und es wäre wohl überflüssig, dieselbe unter Ihrem Schutze zu erneuern. Den Taufact finden sie eingeschrieben in unsern Jahrbüchern, mit den Namen unserer Pathen, und andern kostbaren Urkunden, deren Aechtheit Sie nicht läugnen werden! Durchforschen Sie unsere Ge-

bité. Consultez notre histoire, car nous en avons une dont nous n'avons pas à rougir, et vous consentirez peut-être à vous contenter des Lorrains allemands tels qu'ils sont. Vous voulez bien convenir que nous sommes Français de cœur, animés de sentiments éminemment patriotiques. Vous ne dites pas trop, car nous n'avons cessé d'en fournir les preuves les plus irrécusables. C'est là la vraie, la bonne nationalité.

Nous avons certes tous sans exception le plus grand désir d'être familiarisés avec la langue française, et de la voir enseigner à nos enfants; mais nous ne consentirons jamais que ce soit aux dépens de notre langue natale, par la raison que nous avons besoin de l'une comme de l'autre.

Si vous allez au delà de ce programme, que nous nous permettons de vous tracer à notre tour, vous vous en prenez à plus fort que vous et vous succomberez à la peine. Renoncez surtout aux procédés absolus, arbitraires, qui paraissent être dans vos habitudes et qui ne réussissent jamais au milieu de nous.

III.

Il y a mieux encore: La religion et la morale seraient, tout autant que la patrie, grandement intéressées dans la suppression de notre vieux dialecte. Nous ne serions, dans la situation actuelle, d'après les bienveillantes appréciations de M. l'Universitaire, qu'un ramassis de malfaiteurs, de parjures, de voleurs, de gens de sac et de corde, animés des dispositions les plus effrayantes pour le mal, et tout cela, comme de raison, parce que nous parlons l'allemand. Conclusion encore très-logique et qu'il cherche même à prouver par certaine statistique judiciaire.

Nous ne sommes pas en situation de contrôler le rapport qu'on nous oppose; ni le plus ou le moins d'impartialité qui a présidé à sa rédaction. Mais si réellement il se commet plus de délits dans la Lorraine allemande que dans le reste du département, il faut en chercher les causes, non pas dans notre idiome ou dans le prétendu isolement où il nous relèguerait, car tout cela n'est qu'une plaisanterie, mais là, et là uniquement où elles sont en réalité, c'est-à-dire, dans le nombre considérable de nos établissements métallurgiques et autres, qui emploient constamment de 12 à 15,000 ouvriers étrangers; et plus encore dans la topographie de notre pays, situé à la fois le long de la Bavière, de la Prusse et du Luxembourg, formant une zone frontière de près de 50 lieues, où viennent journellement se réfugier et se fixer de préférence, précisément parce qu'ils parlent la même langue que nous, tous les hommes compromis, l'écume des pays limitrophes, les malfaiteurs, déserteurs et autres, dont la vie entière sur notre territoire n'est le plus souvent qu'une suite de vols, de rapine, de délits de

schichte, denn wir haben eine Geschichte, deren wir uns nicht zu schämen brauchen, und Sie werden vielleicht gestehen, daß man die Deutschlothringer wohl behalten kann, so wie sie sind. Sie machen uns die Ehre anzuerkennen, daß wir Franzosen von Herzen sind und ächt patriotische Gesinnungen haben: Sie gehen hierin gewiß nicht zu weit, denn wir haben allezeit die unlängbarsten Proben davon geliefert, und dies ist allerdings die wahre, ja die beste Nationalität.

Es ist uns zwar Allen, ohne Ausnahme, sehr viel daran gelegen, daß wir die französische Sprache selbst geläufig reden können, und unsere Kinder darin unterrichtet werden; nie aber werden wir zugeben, daß dies auf Kosten unserer Muttersprache geschehe: denn die Eine ist uns so unentbehrlich wie die Andere. Dies sei nun auch unser Programm, das wir uns jetzt erlauben Ihnen vorzuschreiben mit der Versicherung, daß wir darauf bestehen, und Sie sich vergebens bemühen werden, uns davon abzubringen. Besonders aber hören Sie auf, uns so dreist und willkürlich zu behandeln, wie Sie es gewohnt zu sein scheinen; denn solche Handlungsweise gelingt nie unter uns.

III.

Man gibt uns noch mächtigere Gründe:

Religion und gute Sitten wären, so wie das Vaterland selbst, sehr theilhaftig an der Ausrottung unserer alten Muttersprache. Wir wären in unserer gegenwärtigen Lage, nach dem so günstigen Urtheile des Herrn «Universitaire,» nichts anderes als ein Haufen Bösewichte, Meineidige, Diebe, Leute, die den Galgen verdient haben, „erschrecklich zum Bösen geneigt,“ und dies alles kommt nur daher — wer könnte daran zweifeln? — weil wir deutsch reden. Ein schöner Schluß, allerdings! den der Herr Universitätsmann durch eine gerichtliche Statistik zu beweisen sucht.

Es ist nicht möglich, die Glaubwürdigkeit des Berichtes nachzuweisen, den man uns entgegenstellt, und dessen mehr oder weniger Unparteilichkeit einzusehen; doch, wenn in der That mehr Frevel in Deutsch-Lothringen begangen werden als in dem übrigen Theile des Departements, so suche man die Ursache davon keineswegs in unserer Mundart, noch in der vorgeblichen Absonderung, in die sie uns versetzt — unser Ankläger scheint hier nur scherzen zu wollen — sondern da, wo sie wirklich ist, nemlich in der großen Anzahl ausländischer Arbeiter, die sich in unsern Eisenwerken, Glasfabriken, und andern dergleichen Ansiedlungen befinden, etwa zwölf- bis fünfzehntausend an der Zahl; noch weit mehr aber liegt die Ursache an der örtlichen Beschaffenheit unseres Landes, das sich an einer beinahe fünfzig Stunden langen Gränzlinie hinstreckt, neben Bayern, Preußen und Luxemburg, wo sich täglich jene, die irgend eine Strafe in ihrem Vaterlande verdient haben, vorzugsweise herflüchten, eben deswegen weil sie dieselbe Sprache reden wie wir; Uebelthäter, Heersflüchtlinge, der Auswurf der benachbarten Länder, die meistens von nichts anderem leben als von Diebstahl, Raub, Schleichhandel oder Waldfrevel, namentlich in dem östlichen Theile des Departements, in der ehemaligen Grafschaft von

contrebande comme aussi de délits forestiers, surtout dans la partie Est du département, dans l'ancien comté de Bitché, couvert de montagnes et d'immenses forêts domaniales, qui offrent naturellement un abri sûr et tout préparé à ceux qui ont à craindre la lumière du grand jour.

Que l'on défalque donc ces différents méfaits, qui évidemment ne peuvent être imputés à la population indigène; que l'on compare ensuite les chiffres, et l'on sera convaincu que les délits portés devant les tribunaux sont, proportion gardée, moins nombreux dans la Lorraine allemande que là où l'on parle l'idiome national.

Ce qui le prouve mieux encore, c'est que la Moselle, quoiqu'allemande en majeure partie, et malgré les conditions désavantageuses signalées plus haut, a jusqu'à présent toujours occupé un rang bien supérieur à la moyenne dans les *Statistiques judiciaires comparées* des départements de l'Empire.

Il s'ensuit donc que dans la grande majorité des départements français de langue, il se commet plus de délits, et de crimes surtout, que dans la Lorraine allemande; que, par conséquent aussi, — et comment en serait-il autrement? — la Religion et la Morale, si singulièrement invoquées dans cette affaire, sont l'une et l'autre entièrement désintéressées dans le maintien ou dans la suppression de notre idiome allemand; qu'en outre, — et cette conclusion n'est pas moins rigoureuse, — notre adversaire a encore été ici peu équitable dans le jugement porté avec tant de légèreté sur des populations peut-être, dans quelques localités, de formes un peu rudes et incultes, mais de tout temps connues et recommandables par leur attachement à la Religion, leur honnêteté, leur fidélité, leur dévouement dans l'accomplissement de leurs devoirs, et par des habitudes d'ordre et de propreté que l'on trouverait difficilement ailleurs.

IV.

L'honorable anonyme veut bien accorder qu'il serait désirable que l'on pût apprendre à la fois le français et l'allemand aux habitants de la frontière du Nord-Est. Mais l'enseignement simultané des deux langues est, selon lui, de toute impossibilité.

D'abord, s'agit-il donc d'apprendre à nos enfants deux langues à la fois? Mais vous oubliez, Monsieur, qu'avant de venir à l'école, ils en savent déjà une, leur vieille langue maternelle, la seule qu'ils aient entendu parler autour d'eux et parlée eux-mêmes depuis le berceau, la seule dans laquelle ils conçoivent et expriment leurs idées. Il est certain que, tels qu'ils sont, et dès l'âge de 5 à 6 ans, ils savent tous plus d'allemand que les collégiens français qui s'adonnent

Bitsch, mit Bergen und weiten Kronwäldungen bedeckt, wo Jene, die das Tageslicht scheuen, sich leicht verbergen können.

Wenn man nun alle diese Vergehen abrechnet, die keineswegs den gewöhnlichen Landbewohnern aufgebürdet werden können, und dann die Zahlen vergleicht, so wird man die Ueberzeugung gewinnen, daß die vor Gericht gezogenen Frevel in geringerem Verhältniß in Deutsch-Lothringen gefunden werden, als dort, wo man die Landessprache redet.

Einen stärkern Beweis hievon liefert uns noch die Thatsache, daß, ungeachtet aller oben angeführten nachtheiligen Umstände, und obgleich größtentheils aus deutscher Bevölkerung bestehend, das Moseldépartement in allen gerichtlichen Verzeichnissen, im Vergleich mit den übrigen Départements des Reiches, einen weit höhern Rang als den mittlern bisher eingenommen hat.

Hieraus folgt also, daß in der größern Anzahl der Départements, wo man französisch spricht, mehr Frevel, und besonders mehr Verbrechen begangen werden, als in Deutsch-Lothringen; folglich auch — wie könnte es anders sein? — daß Religion und Sitten keineswegs theilhaftig sind in Erhaltung oder Abschaffung unserer deutschen Mundart; und demnach — dies ist gleichfalls eine unstreitige Thatsache — daß unser Gegner ein höchst unbilliges und unbesonnenes Urtheil gesprochen über unsere Landsleute, die sich von jeher allenthalben ausgezeichnet haben durch ihre Liebe zur Religion, ihre Ehrlichkeit, ihre Treue und Selbstverläugnung in Erfüllung ihrer Pflichten, endlich durch eine Ordnungs- und Reinlichkeitsliebe, wie man sie selten anderswo antrifft.

IV.

Der geehrte Herr gesteht jedoch, daß es zu wünschen wäre, man könnte das Französische und Deutsche zugleich unsere Bewohner der nordöstlichen Grenze lehren; allein er erklärt alsbald, daß der Unterricht beider Sprachen zugleich durchaus unmöglich ist.

Sollte es denn hier die Rede sein, unsern Kindern zwei Sprachen auf einmal einzupflanzen? Sie vergessen ja, mein Herr, daß sie schon zum Voraus, noch ehe sie zur Schule gehen, eine derselben kennen, nämlich ihre alte Muttersprache, die sie überall um sich herum allein reden gehört und selbst gesprochen haben von Kindheit auf, und in der allein sie ihre Gedanken zu fassen und auszudrücken im Stande sind. So klein sie sind, und obgleich kaum fünf bis sechs Jahre alt, kennen sie doch ohne Zweifel die deutsche Sprache besser als jene französischen Zög-

à l'étude de cette langue avec le plus d'ardeur, pendant des années et à grands frais, dans une maison d'éducation quelconque. Ils n'en connaissent certes aucune règle; mais ils ont mieux que cela: ils en possèdent instinctivement la partie la plus difficile, qui ne s'acquiert généralement pas par l'étude, c'est-à-dire la construction, la tournure de la phrase, ce qu'on appelle, en un mot, le génie de la langue. Il suffira donc de leur apprendre à lire et à écrire dans l'idiome qu'ils comprennent pour avoir par là même entre les mains l'instrument le plus efficace, et même le seul efficace, de leur faire faire des progrès marqués dans la langue nationale. Ce fait si important, qui vous a sans doute échappé, simplifie beaucoup la situation, comme vous voyez.

Cependant vous êtes loin de partager notre manière de voir à ce sujet. Vous allez même, dans votre ignorance de notre langue et vos préventions connues, jusqu'à prétendre que « si l'on veut implanter au milieu de nous quelques connaissances indispensables, la première chose à faire serait, selon votre expression imagée et pittoresque, d'élaguer cet affreux patois allemand, pire que les ronces et l'ivraie dans un champ, ce patois qui embarrasserait leur entendement et les rendrait impropres à saisir le tour de la langue française, à en comprendre nettement la grammaire. »

Dans notre jeune temps on a aussi cherché à nous inculquer quelques connaissances, et l'on parvenait même le plus souvent à aller bien au-delà de l'indispensable. Mais jamais personne n'a eu l'idée qu'il fallût, préalablement à tout enseignement, en venir à l'extirpation de notre langue natale, la traiter en mauvaise herbe, pire que les ronces et les épines dans un champ. C'est, au contraire, au moyen de cet idiome que, jusqu'à ces derniers temps, nous avons appris ce que nous savons. Il en a été aussi constamment de même de ceux d'entre nous qui ont fait leurs classes, et qui ont exactement suivi la même méthode, en allant, comme nous, du connu à l'inconnu, en apprenant les langues étrangères ou anciennes par la langue maternelle, ainsi que l'on procède du reste encore aujourd'hui partout, dans vos propres lycées aussi bien qu'ailleurs. Il n'y a d'exceptées à cette règle que les écoles primaires de la Lorraine allemande, dans lesquelles seules on s'ingénie, suivant votre système, à détruire d'abord le dialecte natal pour enseigner ensuite à des enfants allemands le français par le français.

A vous, Monsieur, l'honneur et le brevet d'une telle invention.

Nous ne relèverons pas, — car il faut vous pardonner beaucoup, — ce qu'il y a encore ici d'injurieux, de blessant et d'injuste dans vos épithètes si peu méritées « d'affreux, de petit patois, de patois pire que lse

linge der höhern Lehranstalten, welche lange Jahre hindurch und mit vielen Unkosten diese Sprache gelernt haben. Sie kennen zwar keine Regeln, und doch besitzen sie instinktmäßig das, was am schwersten zu erlernen ist, was man meistens nicht in Büchern lernen kann, nämlich den Bau und die Wendung der Sätze, welches das Eigenthümliche der Sprache bildet. Sie haben demnach nichts Anderes zu lernen als das Lesen und Schreiben in dieser ihnen bereits bekannten Sprache, um zugleich schon dadurch in Stand gesetzt zu werden, vermittelt dieser Kenntniß die schnellsten Fortschritte in Erlernung der Landessprache zu machen. Diese Bemerkung, die Sie übersehen haben, ist von höchster Wichtigkeit und vereinfacht sehr die Sache, wie Sie gestehen müssen.

Doch Ihre Ansicht hierüber stimmt nicht mit der unsrigen überein. Da Sie unsere Sprache nicht kennen, und deshalb auch verachten, sind Sie so weit gegangen, zu behaupten, daß man nie unter uns nicht einmal die allernothwendigsten Kenntnisse einzupflanzen im Stande sein wird, wenn nicht zum Voraus weggeschafft wird „jenes häßliche Plattdeutsch“ — so reden Sie in Ihrer bildlichen, malerischen Sprache — „ärger als Disteln und Unkraut auf dem Felde, Plattdeutsch, welches den Verstand lähmt und denselben unfähig macht, die Wendungen der französischen Sprache zu fassen und deren Regeln zu begreifen.“

In unsern Kinderjahren suchte man uns auch einige Kenntnisse beizubringen, und es geschah sogar oft, daß man uns noch etwas mehr als das Allernothwendigste zu lehren vermochte. Niemanden aber war es noch in den Sinn gekommen, daß man uns zuvor unsere Muttersprache wegnehmen, „dieses Unkraut ausrotten müsse, ärger als Dornen und Disteln auf dem Felde,“ um uns dann erst im Französischen unterrichten zu können. Eben diese Mundart war es ja, die man benutzte, um uns alle andern nützlichen Kenntnisse beizubringen. So verhielt es sich auch immer mit denen unter uns, die den Lauf der klassischen Studien vollendeten: sie nahmen immer denselben Weg, gingen vom Bekannten zum Unbekannten, und erlernten die fremden oder todten Sprachen vermittelt ihrer Muttersprache, wie es auch noch heute in Ihren eigenen Gymnasien und anderswo geschieht. Die einzige Ausnahme wird aber für die Schulen Deutsch-Lothringens gemacht: dort sucht man zuerst die Muttersprache auszurotten, um nachher, Ihrem weisen Systeme zufolge, die deutschen Kinder im Französischen durch das Französische zu unterrichten.

Ihnen, mein Herr, gebührt die Ehre und das Patent für eine so schöne Erfindung!

Wir wollen hier nicht hervorheben — es ist Ihnen ja gar viel zu verzeihen — wie schimpflich und beleidigend für uns jene Ausdrücke sind, womit Sie stets unsere Sprache bezeichnen, sowohl in Ihren Rundschreiben als in dem offiziellen Journal

«ronces et l'ivraie dans un champ», épithètes que vous prodiguez à chaque instant à l'adresse de notre idiome, aussi bien dans vos circulaires que dans le Journal officiel du département. Ce *décri*, qui est chez vous une vraie *marotte*, est cependant bien autrement grave, croyez-le, Monsieur, que celui de la situation scolaire de Rémering, dont vous vous êtes plaint dans un de vos articles. Il y a même beaucoup de personnes qui le jugent très-sévèrement et prétendent que, malgré votre ignorance de l'allemand, il doit vous être facile de savoir, par des intermédiaires honnêtes et consciencieux, si vous ne voulez pas vous en rapporter à nous, que notre idiome n'est pas un *patois*, encore moins un *horrible*, un *affreux patois*; que ces qualifications ne conviennent qu'aux innombrables jargons usités dans les villages de presque tout l'Empire, et qui sont inintelligibles pour quiconque n'a pas été élevé à la campagne; qu'à l'exception de quelques communes de l'arrondissement de Thionville, l'allemand de la Lorraine est même plus correct que celui de plusieurs provinces de l'autre côté du Rhin; qu'à proprement parler, il n'y a pas de patois allemands; que l'on distingue dans notre langue le haut et le bas allemand: le haut allemand, l'allemand littéraire, correct, châtié dans le style comme dans la prononciation, qui est la langue des hommes instruits, de la société cultivée; et le bas allemand, l'allemand vulgaire, dont tous les mots sont également allemands, mais prononcés avec le laisser-aller et le sans gêne que l'on remarque partout dans le langage du peuple, avec certaines altérations qui, dans leurs nuances, forment les différents dialectes des provinces; que ces dialectes ainsi nuancés, — et c'est là ce qui les distingue essentiellement des patois français, — sont compris par tout le monde, par les personnes de la haute société, comme par les gens du peuple, et que, de son côté, l'allemand littéraire est presque aussi bien compris par la classe inférieure que par celle qui le parle habituellement.

Vous devriez savoir cela, Monsieur, puisque vous vous prononcez si doctoralement sur notre langue. Mais passons.

On vous bercerait en vain, dites-vous encore, de l'idée qu'on pourrait nous amener à parler à la fois le français et l'allemand. «Jamais il ne se serait trouvé «une population parlant simultanément deux langues. «Les raisons de ce fait seraient trop longues à déduire. Il suffit, ajoutez-vous incontinent, que le fait «soit historiquement incontestable, et nous nous «croyons le droit d'en conclure que l'hypothèse est «chimérique.»

Ce sont là vos affirmations, et au lieu de produire des preuves à l'appui, vous vous bornez à dire que les raisons seraient trop longues à déduire, et vous vous empressez de qualifier ce que vous avancez ainsi

des Départements, da Sie dieselbe nennen „ein häßliches, abscheuliches, niedriges Plattdeutsch, ärger als Disteln und Unfraut.“

Diese Verachtung unserer Muttersprache, welche Ihnen zur Narrenkappe geworden zu sein scheint, ist doch weit mehr bedenklich als die der Schule von Remeringen, worüber Sie sich in einem Ihrer Artikel beklagen; wir kennen sogar manche Personen, welche diese Handlungsweise sehr streng beurtheilen und sagen, daß, obgleich Sie die deutsche Sprache nicht kennen, Sie dennoch sehr leicht, durch die Vermittlung rechtschaffener und gewissenhafter Männer erfahren konnten, was Sie selbst nicht wissen, nämlich: daß unsere Mundart kein häßliches, abscheuliches Plattdeutsch ist, und daß man diese schönen Beinamen eigentlich nur jenen unzähligen Patois geben kann, die man allenthalben in französischen Dörfern antrifft, und welche nur von Jenen verstanden werden können, die dort erzogen sind; daß, mit Ausnahme einiger Gemeinden aus dem Bezirk Thionville, das Deutsche in Lothringen reiner und verständlicher ist als in manchen Gegenden jenseits des Rheines; daß es, im eigentlichen Sinne, kein deutsches Patois gibt; sondern daß man in unserer Sprache das Hoch- und Niederdeutsch unterscheidet: ersteres, in Schriften gebraucht, dem Style und der Aussprache nach verfeinert, wird von gebildeten Leuten und von Personen höheren Ranges gesprochen; letzteres, welches die Volkssprache ist, besteht gleichfalls nur in Wörtern, die der deutschen Sprache angehören, wird aber mit einer gewissen Nachlässigkeit und Ungezwungenheit ausgesprochen, die dem Volke eigen ist, und bildet in seinen mannigfaltigen Veränderungen die verschiedenen Dialekte; und alle diese Dialekte — was sie auch wesentlich von dem französischen Patois unterscheidet — werden von gebildeten wie von ungebildeten Personen überall verstanden, da im Gegentheil das gemeine Volk auch fast eben so gut das Hochdeutsche versteht als Jene, die es gewöhnlich sprechen.

Dies, mein Herr, sollten Sie wissen, da Sie sich in so gelehrtem Tone über unsere Mundart ausgesprochen haben. Doch gehen wir nun weiter.

„Bergebens, sagen Sie, wollte man uns vorspiegeln, daß wir dazu kommen könnten, das Französische wie das Deutsche zu sprechen. Die Ursachen hievon anzugeben, wäre zu ausführlich. Es genügt, setzen Sie hinzu, daß die Thatsache historisch unläugbar ist, und wir können mit Recht daraus schließen, daß eine solche Voraussetzung als ein reines Hirngespinnst angesehen werden müsse.“

Dies behaupten Sie, mein Herr, und anstatt Ihre Meinung auf begründete Thatsachen zu stützen, begnügen Sie sich zu sagen: es sei zu weitläufig, die Ursachen davon anzugeben; und so gleich stellen Sie Ihre Behauptung als eine historische Thatsache

de fait historique, incontestable, prétendant avoir par là même le droit de traiter de chimères nos plus légitimes aspirations.

Le fait est, Monsieur, que l'usage simultané du français et de l'allemand, que vous traitez de chimère, existe dans toutes nos petites villes, telles que Bitche, Sarreguemines, Puttelange, Sarralbe, Saint-Avold, Boulay, Bouzonville, Sierck et Thionville, où d'ailleurs, et par la force des choses, il est profondément enraciné depuis longtemps; qu'il se propage en outre d'une manière remarquable dans un assez grand nombre de communes rurales, mais seulement, et comme de raison, dans celles où l'enseignement est simultané.

Cet usage des deux langues ne résulte-t-il pas aussi de la nature même des choses, qui veut que les populations parlent les langues dont elles ont besoin dans leurs relations quotidiennes?

Or, si le français nous est nécessaire parce que c'est notre langue nationale, l'allemand ne l'est-il pas au moins autant, parce que c'est notre idiome maternel, le seul que l'on parle au milieu et autour de nous; parce que nous ne sommes pas précisément séparés de l'Allemagne par une muraille de Chine, aujourd'hui moins que jamais, aujourd'hui qu'il n'y a plus de frontières et que les relations internationales ont pris un si prodigieux développement?

Voilà, Monsieur, des faits bien plus sérieusement incontestables que votre prétendu fait historique; ils sont incontestables, car ils sont évidents. Aussi nos raisons ne sont-elles pas comme les vôtres, trop longues à déduire. Et qu'avez-vous à y opposer? « Les Anglais, dites-vous, viennent enlever nos œufs, notre beurre et nos poulets dans tous nos ports de la Manche. Donc le commerce international ne souffre pas de l'ignorance des langues étrangères. » C'est sinon péremptoire, au moins conforme à vos préventions contre notre dialecte.

« Que l'on poursuive l'étude des deux langues dans les lycées et les collèges, rien de mieux, ajoutez-vous plus loin; mais nous demandons grâce en faveur de la multitude des pauvres enfants de village, que l'on arrache momentanément à la pâture et à la garde des bestiaux, pour leur apprendre l'A, B, C, le catéchisme et les quatre règles, et qui auraient déjà tant de peine à venir à bout de cet humble programme. »

Ce serait sans doute, et nous sommes les premiers à le reconnaître, dépasser de beaucoup les limites du possible, que d'insérer dans un programme d'instruction élémentaire l'étude sérieuse, raisonnée, d'après les principes, du français et de l'allemand à la fois, telle qu'elle a lieu dans les maisons d'éducation. Mais qu'y a-t-il donc de commun entre un lycée et une école de village, entre des collégiens qui étudient

auf, und erlauben sich die Freiheit, unser rechtmäßiges Verlangen als ein Hirngespinnst zu bezeichnen.

Nun ist aber eben dieses Hirngespinnst faktisch erwiesen, da die französische und die deutsche Sprache wirklich zugleich ge-redet wird in allen unsern kleinern Städten wie Bitche, Sarreguemines, Saint-Avold, Boulay, Bouzonville, Sierck und Thionville, wo der Gebrauch beider Sprachen zur Nothwendigkeit geworden und tief eingewurzelt ist seit vielen Jahren, und sich auf eine merkwürdige Weise umher verbreitet hat in mehreren größern Landgemeinden, doch, wohlverstanden, nur dort, wo die Jugend in beiderlei Sprachen unterrichtet wird.

Der Gebrauch beider Sprachen ist ja schon eine Folge der natürlichen Lage der Dinge selbst: überall redet das Volk jene Sprachen, welche ihm in dem gewöhnlichen Leben nothwendig sind. Da wir nun der französischen Sprache bedürfen, weil sie unsere Landessprache ist, so können wir aber auch eben so wenig das Deutsche entbehren, weil es in unserer Mitte und um uns herum allenthalben gesprochen wird. Die Grenzen, die uns von Deutschland trennen, sind ja keine chinesische Mauer, und heute weniger als je, darf man dieses außer Acht lassen, da sich der Verkehr zwischen den Bewohnern verschiedener Länder so sehr ausgedehnt hat, und es keine Grenzen mehr gibt.

Diese Thatfachen, mein Herr, können viel weniger bezweifelt werden als Ihr angebliches historisches Faktum; sie sind sonnenklar. Sie können auch hieraus ersehen, daß unsere Beweise nicht, wie die Ihrigen, zu weitläufig sind, um angegeben werden zu können. Was haben Sie zu entgegnen? „Die Engländer,“ sagen Sie, kommen in die französischen Seehäfen, um unsere Eier, unsere Butter und unsere Hühnlein einzukaufen. Es schadet also dem Handel zwischen zwei benachbarten Ländern nichts, wenn man deren Sprache nicht weiß.“ Ist dieser Schluß unrichtig, so paßt er doch genau mit ihren Vorurtheilen gegen unsere Mundart zusammen.

„Man kann immerhin, sagen Sie weiter, beide Sprachen erlernen in den Gymnasien, dagegen haben wir nichts einzuwenden. Sie bitten aber, man möge die große Anzahl jener armen Kinder verschonen, die kaum für eine kurze Zeit von der Weide zur Schule gebracht werden, und denen man nur mit vieler Mühe das A-B-C, den Katechismus und die vier Regeln beibringen kann.“

Es wäre allerdings, wir gestehen es, rein unmöglich, in einer Dorfschule die Regeln der französischen und deutschen Sprache gründlich zu lehren, wie es in höhern Lehranstalten geschieht. Allein, ist denn ein Gymnasium mit einer Dorfschule zu vergleichen? Könnte man jene Zöglinge, die in einem Collegium das Deutsche als eine fremde Sprache lernen, auf denselben Rang stellen wie die deutschen Dorfskinder, die im Lesen, Schreiben und im Katechismus unterrichtet werden in ihrer

l'allemand, langue étrangère pour eux, et de petits écoliers allemands de la campagne, auxquels on apprend la lecture, l'écriture et le catéchisme dans leur langue natale; entre des jeunes gens d'élite, d'une intelligence cultivée, habitués déjà à se rendre compte de tout par l'analyse, et nos pauvres enfants aussi innocents, aussi primitifs et incultes que vous les supposez vous-même, momentanément arrachés, selon votre propre expression, à la pâture et à la garde des bestiaux? Voyez donc quelle confusion vous faites encore ici? L'enseignement des deux langues doit-il donc être donné dans nos écoles primaires sur le même pied que dans les grands établissements d'instruction secondaire? N'est-ce pas comparer les antipodes? Où est donc l'analogie? Où est l'identité de situation? Décidément, Monsieur, vous êtes ici tout autant à côté de la question que dans votre comparaison entre nos écoles et celles de la Sarre prussienne.

Si, comme vous l'affirmez, la multitude de nos enfants a déjà tant de mal à apprendre l'A, B, C, le catéchisme et les quatre règles, ne serait-il pas, nous le demandons, plus sensé, plus rationnel et surtout plus utile de leur enseigner ce maigre contingent dans leur propre idiome, plutôt que dans une langue qui leur est inconnue? Leur aurez-vous donc appris la langue nationale parce qu'après plusieurs années d'école, vous serez parvenu à les lester du léger bagage énuméré ci-dessus?

Ne voyez-vous pas aussi, Monsieur, que l'aveu que vous venez de faire, est la condamnation la plus formelle de votre système? Quoi, vous n'obtenez que cela de la multitude de nos enfants! et vous vous acharnez plus que jamais à maintenir au milieu de nous un programme aussi désastreux dans ses conséquences! Car, enfin, vous ne voudrez sans doute pas que nous le supportions plus longtemps par égard pour les brillants succès obtenus à Rémering et à Malling; localités dont vous avez fait beaucoup trop de bruit et que vous aviez cependant les raisons les plus sérieuses de laisser dans l'ombre. Vous avez déjà tant de peine, dites-vous, à apprendre à nos enfants l'A, B, C, le catéchisme et les quatre opérations! Mais, il y a là une situation extrêmement grave, dont il importe de connaître la cause: Vous prétendez qu'elle provient de ce que la multitude de nos enfants ne seraient que des *pâturaux* momentanément arrachés à la garde des bestiaux. Il y a sans doute dans nos écoles des enfants de toutes les conditions, absolument comme dans les villages français; mais il n'y a pas plus de *pâturaux* qu'ailleurs. La vraie cause de l'ignorance honteuse, impardonnable, dont vous venez de faire l'humiliant aveu, vous la trouverez, Monsieur, — car elle n'est que là, de l'avis unanime des amis du jeune âge, — dans votre trop grande sollicitude « à élaguer avant tout l'idiome maternel de

Muttersprache? Sind einige auserkorene, gebildete Jünglinge, deren Geist schon lange in der Zergliederung der Sprachen geübt worden, und gewohnt sind, sich von allem Rechenhaft zu geben, mit unsern armen, einfachen Kindern zu vergleichen, welche kaum anfangen zur Vernunft zu gelangen; und die man für einen Augenblick, wie Sie sagen, von der Weide zur Schule gebracht hat? Verwechseln Sie nicht, wir bitten, zwei so verschiedene Lagen mit einander. Beide Sprachen auf dieselbe Weise in unsern Dorfschulen, wie in den höhern Anstalten lehren zu wollen, wäre ganz verkehrt und sinnlos, und da Sie uns ein solches Verlangen zumuthen, haben Sie eben sowohl vergessen, wovon die Rede ist, als wenn Sie unsere Schulen mit den preussischen Schulen der Saargegend vergleichen.

Wenn es wahr ist, wie Sie behaupten, daß unsere meisten Kinder nur mit schwerster Mühe das A-B-C, den Katechismus und die vier Regeln erlernen können, so wäre es gewiß in solchen Umständen viel verständlicher und vortheilhafter, die Kinder dieses Wenige in ihrer eigenen, bekannten Sprache zu lehren, als in einer fremden, die sie nicht verstehen. Glauben Sie denn, mein Herr, daß diese Kinder nur die Landessprache reden können, wenn sie nach einigen Jahren dazu gekommen sind, ihnen obengenannte Artikel in den Kopf zu bringen?

Sehen Sie nicht noch obendrein, mein Herr, daß Ihr eigenes Geständniß die Lehrmethode, die Sie uns aufbringen wollen, am ausdrücklichsten verdammt? Wie? Nichts anderes bringen Sie zu Wege mit den meisten unserer Kinder? Und Sie bestehen dennoch hartnäckig darauf, ein so vernunftwidriges System beizubehalten! Oder sollten vielleicht die glänzenden Resultate in Rémeringen und Mallingen, worauf Sie so stolz sind, obschon Sie gute Ursache hätten, hierüber zu schweigen, uns dazu bewegen, diese Methode länger zu dulden? Sie haben schon so viele Mühe, sagen Sie, unsern Kindern das A-B-C, den Katechismus und die vier Regeln beizubringen! Dies ist ja eine äußerst bedenkliche Lage, deren Ursachen es nothwendig ist zu ergründen.

Sie sagen nun wohl, es käme daher, weil unsere meisten Kinder kaum für einen Augenblick von der Weide zur Schule gebracht werden können. Wir gestehen, daß man in unsern Schulen Kinder von jedem Stande findet, arme und reiche, wie es auch in französischen Dörfern geschieht, doch ist die Zahl der WeidKinder bei uns nicht größer als anderswo.

Wollen Sie nun erfahren, welches eigentlich die wahre Ursache jener schändlichen, unverzeihlichen Unwissenheit ist, die Sie sich einzugestehen schämen müssen? Diese Ursache liegt keineswegs in der großen Zahl unserer WeidKinder, sondern einzig und allein — wie es auch Jene, die in der Bildung der Jugend erfahren sind, einstimmig anerkennen — in der allzu großen Sorgfalt, mit welcher Sie die Muttersprache unserer Kinder wegschaffen, und „dieses häßliche Plattdeutsch ausrotten

« nos enfants, à extirper cet affreux patois comme une « mauvaise herbe » ; dans ces méthodes stupides, en vigueur dans nos écoles, qui mettent en effet, après plusieurs années d'étude, nos pauvres enfants au niveau des derniers *pâturiaux*, en les astreignant à apprendre dans une langue inconnue cet A, B, C, ce catéchisme et ces quatre règles cités plus haut.

Les faits sont là, Monsieur, et ils déposent contre vous d'une manière écrasante. Veuillez venir au milieu de nous, et vous vous en convaincrez par vous-même. Vous remarquerez partout, dans les écoles servilement soumises à votre régime, la multitude de nos enfants étudiant d'une manière machinale, mécanique, sans intelligence, sans stimulant, découragés, souvent hébétés, végétant dans l'ignorance et le dégoût du travail, et atteignant ainsi la fin de leurs années scolaires, l'âge de leur première communion, sans connaître les vérités les plus élémentaires de la reli-

n, sans savoir ni lire ni écrire convenablement, pas plus en français que dans leur dialecte natal, que d'ailleurs on ne leur a jamais enseigné.

Voilà le sort de la *multitude* de nos enfants sous votre système. Vous en convenez du reste vous-même.

Nous savons bien, — mais cela n'est pas de nature à nous satisfaire, — que selon les circonstances, il se rencontre par-ci, par-là dans vos écoles, quelques rares élèves plus privilégiés, plus heureusement doués, auxquels vous parvenez à la longue à loger dans la tête, sans que très-souvent ils en comprennent nettement le sens, plusieurs de ces phrases banales, si nombreuses dans leurs classiques élémentaires. Ce sont ces petits phénomènes qui figurent comme représentation de l'ensemble, dans toutes les exhibitions scolaires, et que vous avez même la prétention de présenter, ainsi que le fait s'est produit à Malling et autres lieux, pour recevoir en français instruction préparatoire à la première communion.

Veillez visiter ensuite celles de nos écoles, malheureusement trop clair semées, où, contrairement aux prescriptions, l'enseignement simultané a été adopté par des maîtres honorables et consciencieux, habitués à mettre l'accomplissement d'un devoir sacré et l'intérêt bien compris de leurs élèves au-dessus de certaines exigences et de la lettre d'un programme impossible et condamné par l'expérience. Vous trouverez là les enfants occupés à des exercices gradués de traductions écrites qui développent leur jugement, travaillant avec goût, entrain, émulation, et faisant, par suite, des progrès sérieux et rapides dans le français, tout en apprenant la lecture, l'écriture et le catéchisme dans leur langue maternelle.

Nous pourrions citer ici plusieurs communes où, l'un et l'autre système se trouvant en présence, le contraste est surtout remarquable entre les deux situations. Vous verriez là, d'un côté, les garçons qui ont

„wollen wie Unkraut“; sie liegt in jenen unvernünftigen Methoden, welche schuld sind, daß unsere Kinder, nachdem sie mehrere Jahre hindurch fortgelernt haben, doch noch nicht weiter vorangekommen sind als die ärmsten Weidkinder, weil man sie zwingt, in einer Sprache, die sie nicht verstehen, das obengenannte A-B-C, den Katechismus und die vier Regeln zu erlernen.

Die Proben sind da, mein Herr, es sind Thatsachen, die ein unwiderlegbares Zeugniß wider Sie geben. In allen Schulen, wo Ihr Programm buchstäblich befolgt wird, lernen die meisten Kinder nur maschinenmäßig, ohne das was sie lernen zu begreifen, aller Anstrengung überdrüssig, muthlos und wie verdimmt leben sie dahin in Unwissenheit, und erreichen so das Ende ihrer Schuljahre, das Alter ihrer ersten Kommunion ohne die nothwendigsten Wahrheiten der Religion zu wissen, ja sie können nicht einmal ordentlich lesen und schreiben, weder französisch, noch deutsch, eine Sprache, in der sie niemals unterrichtet worden sind.

Dies ist das Schicksal der größten Anzahl Kinder, dort wo Ihr Plan befolgt wird. Haben Sie es nicht schon selbst gefunden?

Wir wissen wohl — mit dem aber können wir uns nicht begnügen — wir wissen, daß es auch hie und da in Ihren Schulen einige seltene, bevorzugte Kinder gibt, die einen mehr offenen Verstand haben, denen man, nach langem Lernen, ein Paar kleine, unbedeutende Sätze in den Kopf gebracht hat, so wie man dieselbe in Ihren Schulbüchern häufig findet. Solche kleine Wunder zeigt man nun in den Examen vor als Musterstücke der gesammten Schule; ja Sie selbst scheuen sich nicht dieselben darzustellen, wie es zu Mallingen und anderswo geschehen, als wären sie im Stande, den Religions-Unterricht vor der ersten Kommunion auf französisch zu empfangen.

Besuchen Sie auch nachher unsere andern Schulen, die unglücklicherweise sehr dünn gesät sind, und wo, gegen Ihre Vorschrift, das Französische mit dem Deutschen zugleich gelehrt wird von schätzbaren und gewissenhaften Lehrern, die gewöhnt sind, die Erfüllung einer heiligen Pflicht und das Wohl der Schulkinder höher zu schätzen, als die buchstäbliche Befolgung eines Programms, das die Erfahrung als unmöglich erwiesen. Dort werden Sie Kinder antreffen, deren Geist durch schriftliches Verdolmetschen beider Sprachen stufenweise geübt, sich bald entwickelt; die mit Lust und Vergnügen im Lernen wetteifern, und folglich auch schnell im Französischen vorankommen, ohne dabei das Lesen, Schreiben und das Erlernen des Katechismus in ihrer Muttersprache zu vernachlässigen.

Wir könnten sogar einige Gemeinden nennen, wo beide Methoden, in zwei verschiedenen Schulen befolgt, im grellsten Abstand einander gegenüber stehen. Dort würden Sie sehen wie einerseits die Knaben, nach Ihrer Methode gebildet, nach Ber-

été instruits d'après votre programme, réduits au bout de leurs années scolaires à s'appliquer en toute vérité ces paroles de l'Évangile: *Magister, per totam noctem laborantes nihil cepimus*, « Maître, toute la nuit nous avons travaillé et nous n'avons rien pris. » Vous les verriez condamnés, dans leur ignorance, à assister, au grand désespoir des parents, les dimanches et fêtes, à l'office divin les bras croisés et sans livre aucun, parce qu'ils n'ont jamais appris à lire en allemand, et qu'ils ne comprennent pas les prières du paroissien français; tandis que, dans les mêmes villages où les institutrices ont eu le bon esprit de s'en tenir à l'enseignement simultané, les petites filles lisent, écrivent et parlent dans les deux langues aussi couramment et avec autant de facilité que les enfants de nos petites villes. Et vous soutenez, Monsieur, que l'enseignement simultané des deux langues est impossible!

La situation scolaire de l'Alsace est plus concluante encore.

Dans cette province, en tout identique à la nôtre, tant par sa position géographique le long de la frontière allemande que par sa langue, ses sentiments français, son patriotisme, et où l'enseignement simultané est organisé sur une grande échelle dans toutes les écoles, à la satisfaction générale, et sans qu'un *Universitaire* quelconque ait jamais osé s'inscrire contre un tel état de choses, les enfants parviennent aux plus heureux résultats dans les deux langues, qu'ils apprennent l'une par l'autre, et qui sont également l'une et l'autre l'objet des examens lors des visites des inspecteurs.

Tout cela, Monsieur, a été constaté sur place par plusieurs d'entre nous, qui ont été à même d'admirer ce double enseignement, et nous a été confirmé itérativement par des délégués cantonaux du Bas-Rhin.

Voici, en outre, ce que vient d'écrire sur la question un des hommes les plus compétents de l'Alsace:

« L'enseignement de l'allemand est admis dans le règlement de la circonscription de l'Académie de Strasbourg. Le détail est abandonné aux autorités locales.

« On élabore, du reste, en ce moment à Strasbourg un nouveau règlement général qui sera plus favorable encore à l'enseignement simultané des deux langues.

« Quant aux résultats, l'allemand gagne et avec lui le français, et, avec les deux langues, l'éducation intellectuelle des enfants; leur intelligence se développe mieux par le maniement des deux langues que par l'emploi d'une seule. Donc on doit favoriser l'enseignement de l'allemand. »

Et d'ailleurs peut-il en être autrement?

La saine logique ne demande-t-elle pas, autant que le bon sens et l'expérience des siècles, que, dans l'étude des langues, comme dans toutes les autres, l'on

lauf der Jahre ihres Schulbesuches, in Wahrheit auf sich selbst anwenden müssen jene Worte des Evangeliums: *Lehrer, wir haben die ganze Nacht hindurch gearbeitet und nichts gefangen, und wie sie dann, zum größten Leid der Eltern, durch ihre Unwissenheit gezwungen sind, an Sonn- und Feiertagen dem Gottesdienste beizuwohnen mit übereinandergeschlagenen Armen und ohne Buch, weil sie nie deutsch lesen gelernt haben, und in den französischen Gebetbüchern nichts verstehen; anderseits wie in denselben Dörfern die Mädchen, welche nach früherem, sehr vernünftigem Gebrauche, von ihren Lehrerinnen in beiden Sprachen unterrichtet worden, nun in einer jeden lesen, schreiben und reden können mit derselben Fertigkeit wie die Kinder unserer kleinern Städte.*

Und Sie, mein Herr, behaupten doch, daß man beide Sprachen nicht zugleich lehren kann!

Die Schulen des Elsass liefern uns einen noch treffendern Beweis. In dieser Provinz, die ganz der unstrigen gleicht, sowohl durch ihre Lage, da sie sich längs der deutschen Grenze ausdehnt, als durch ihre Mundart, ihre französischen Gesinnungen und ihre Vaterlandsliebe, ist der Unterricht beider Sprachen in größerm Maßstabe in allen Schulen eingeführt, zur allgemeinen Zufriedenheit und ohne daß irgend ein *Universitaire* dagegen protestirte; auch machen die Kinder die erfreulichsten Fortschritte in beiden Sprachen, wovon sie eine durch die andere lernen, und in beiden ihre Prüfung bestehen vor den Herren Inspektoren.

Dies Alles haben Mehrere von uns an Ort und Stelle eingesehen, und zugleich die Resultate dieser Lehrmethode bewundert; auch ist uns dasselbe mehrmals bestätigt worden von einigen Cantonal-Delegirten des Niederrheins.

Hier folgt übrigens was einer der sachkundigsten Männer des Elsass hierüber geschrieben hat.

„Das Lehren der deutschen Sprache ist im Reglement des Sprengels der Akademie von Straßburg angenommen. Das Detail ist den Lokalbehörden überlassen.

„Auch wird in diesem Augenblick zu Straßburg ein Generalreglement ausgearbeitet, welches dem Simultan-Unterricht der beiden Sprachen noch günstiger sein wird.

„Hinsichtlich der Resultate gewinnt das Deutsche durch das Französische, und durch die zwei Sprachen die geistige Erziehung der Kinder; ihre Fassungskraft entwickelt sich besser durch das Erlernen beider Sprachen als durch den Gebrauch einer einzigen, folglich soll man den Unterricht des Deutschen begünstigen.“

Und wie könnte es anders sein? Fordert nicht der gesunde Menschenverstand sowohl als die Erfahrung der Jahrhunderte, daß bei Erlernung der Sprachen wie aller andern Kenntnisse, man vergleichend und stufenweise vorgehe vom Bekanntem

procède par voie de comparaison, en allant graduellement du connu à l'inconnu, du simple au composé, du plus facile au plus difficile ?

Mais au lieu de suivre cette méthode recommandée par les hommes les plus compétents, éprouvée depuis si longtemps et suivie encore universellement aujourd'hui, vous avez, Monsieur, la cruauté d'astreindre nos pauvres enfants allemands à un enseignement exclusivement français, de ne mettre entre leurs mains que des livres qui sont pour eux de vrais hiéroglyphes. Y a-t-il donc au monde quelque chose de plus ingrat, de plus rebutant qu'un tel système adopté vis-à-vis de ces petits êtres, de ces imaginations si mobiles, si difficiles à fixer et dont on ne parvient généralement à tirer parti qu'en intéressant leur jeune intelligence ou plutôt la grande curiosité, providentiellement inhérente à leur âge, et qui, habilement exploitée, est, de l'avis de tous les maîtres et amis de l'enfance, la méthode d'instruction la seule praticable, la seule féconde en résultats dans un tel milieu ?

Et vous soutenez que l'enseignement simultané est impossible !

Et vous trouvez nos prétentions exorbitantes, voire même contraires à la Loi, quand nous réclamons l'enseignement simultané, tel qu'il est universellement adopté chez nos voisins de l'Alsace; quand nous demandons qu'on apprenne la lecture et l'écriture à nos enfants dans leur langue maternelle, instrument dont ils ont besoin comme de leur pain quotidien, pour pouvoir lire et écrire eux-mêmes leurs lettres et tout ce qui les intéresse dans cet idiome, sans avoir incessamment à subir l'humiliation d'intermédiaires étrangers, à rougir d'une ignorance honteuse !

Un homme qui sait deux langues vaut deux hommes, dit une de nos illustrations modernes; nous sommes du même avis, et nous tenons à connaître le français et l'allemand.

Il ne faut pas vous faire illusion, Monsieur, ce que nous demandons est souverainement juste et ne peut nous être refusé; l'éducation de nos enfants nous appartient et n'appartient qu'à nous. En ceci notre droit est absolu et nous n'entendons pas qu'on y déroge plus longtemps, car nous sommes beaucoup qui avons une volonté arrêtée à cet égard.

V.

Que dire ensuite de l'opinion des hommes éminents invoqués à leur tour par notre honorable adversaire et qui, il y a longtemps déjà, auraient examiné et résolu la question contre nous, contre la méthode de l'enseignement simultané ?

zum Unbekannten, vom Einfachen zum Mehrfachen, vom Leichtern zum Schwerern ?

Allein, anstatt dieses System zu befolgen, welches von jeher durch die Erfahrung gutgeheißen, von allen sachkundigen Männern anempfohlen worden und heute noch überall befolgt wird, so haben Sie die Grausamkeit, unsere deutschen Kinder zum ausschließlich französischen Unterrichte anzuhalten und ihnen solche Bücher in die Hand zu geben, die für sie wahre Hieroglyphen sind. Gibt es denn auf der Welt etwas fruchtloseres und abschreckenderes als ein solches Verfahren mit diesen kleinen Geschöpfen, deren Geist so beweglich, deren Aufmerksamkeit so schwer zu fesseln ist, denen man nur dann etwas beizubringen vermag, wenn man ihren aufsteigenden Verstand oder vielmehr jene Neugierde zu reizen sucht, welche die Vorsehung ihrem Alter eingegeben hat, und die, wenn geschicklich benützt, nach der Ansicht aller Lehrer und Jugendfreunde, das einzig wirksame und in solchen Umständen passende Lehrmittel darbietet ?

Und dennoch behaupten Sie, es wäre durchaus unmöglich, beide Sprachen zugleich zu lehren !

Und Sie finden unsere Forderungen übertrieben, ja sogar gesetzwidrig, wenn wir den Unterricht beider Sprachen für unsere Gegend so verlangen, wie er in den zwei benachbarten Departementen des Elsasses eingeführt ist; wenn wir begehren, daß man unsere Kinder lesen und schreiben lehre in ihrer Muttersprache, weil sie dessen bedürfen wie ihres täglichen Brodes, um in dieser Mundart selbst ihre Briefe lesen und schreiben, sowie auch ihre andern Geschäfte besorgen zu können, ohne nöthig zu haben, sich Alles von Andern lesen und schreiben zu lassen, und sich ihrer Unwissenheit schämen zu müssen. Ein berühmter Gelehrter pflegte zu sagen: „Ein Mann, der zwei Sprachen weiß, hat einen doppelten Werth.“ Wir sind eben derselben Meinung, und darum wollen wir, daß unsere Kinder wie die französischen, so auch die deutsche Sprache lernen sollen.

Täuschen Sie sich nicht, mein Herr, was wir begehren ist äußerst billig, und kann uns nicht verweigert werden. Die Erziehung unserer Kinder geht uns an, und uns allein. Unser Recht hierin ist unbeschränkt, und wir werden nicht zulassen, daß man länger noch demselben zuwider handle; denn wir sind Viele, die hierüber einen unveränderlichen Willen haben.

V.

Was sollen wir sodann von der Meinung der ausgezeichneten Männer sagen, auf welche sich unser geehrter Gegner beruft, und die, wie er behauptet, schon längst die Frage geprüft und gegen uns, gegen die Methode des gleichzeitigen Unterrichtes in beiden Sprachen entschieden haben ?

Nous pourrions, au cas particulier, nous borner à décliner leur compétence, malgré notre profond respect et notre haute considération pour les représentants de l'autorité; car on ne peut juger sans connaître, et ces Messieurs ne nous connaissent pas; aucun d'eux n'a jamais vécu au milieu de nous; plusieurs même n'ont jamais paru dans notre pays. Ils ne savent donc par eux-mêmes absolument rien de notre manière d'être, de nos habitudes, de nos relations et surtout de notre langue qu'ils n'aiment pas, dont l'existence les contrarie, que, par suite et précisément parce qu'ils l'ignorent, ils traitent aussi dédaigneusement que s'il s'agissait d'un patois de village. Et comment se trouveraient-ils dans d'autres dispositions à notre égard? Appartenant presque tous à la haute société, sortis d'un milieu si différent du nôtre, ayant reçu une éducation qui les distance bien plus encore, ne parlant et n'admirant que la langue française, ne sont-ils pas par là même, sans s'en douter et bien qu'animés des meilleures intentions, plus exposés à nous voir et à nous juger à travers le prisme de leurs préventions, ainsi que nous avons eu plus d'une fois l'occasion de le remarquer?

Passons maintenant à l'examen des opinions émises par les différentes autorités que nous oppose l'avocat du programme, dans le but de prouver l'impossibilité d'enseigner les deux langues à la fois; car c'est là toute la question entre nous, et il est bon de le rappeler en présence d'un adversaire qui fait confusion à chaque instant.

D'abord l'honorable anonyme nous oppose un passage d'un rapport présenté au Conseil académique de Nancy, le 27 juin 1861, par M. le premier président de la Cour impériale de cette ville, dans lequel on parle un peu de tout, excepté précisément de ce qui fait ici le fond du litige, et où l'on s'étend plus en particulier et très-longuement sur les nombreux inconvénients résultant de notre ignorance de la langue française, comme aussi sur la nécessité de nous familiariser avec cet idiome; inconvénients et nécessité que nous sommes les premiers à reconnaître, mais qui, il nous semble du moins, ne prouvent en aucune façon l'impossibilité de l'enseignement simultané, et n'ont, par suite, absolument rien de commun avec le système de rigueur aujourd'hui à l'ordre du jour, dans nos écoles, contre la langue de nos ancêtres.

Puis il cite l'avis exprimé au Conseil départemental de la Moselle, en 1865, par un autre magistrat aussi haut placé, et d'après lequel il faudrait, pour éviter toute confusion entre les deux langues, traiter notre vieil idiome tout à fait sur le même pied que les anciennes mesures, dont il rappelait qu'on n'avait pu se débarrasser qu'en les proscrivant entièrement.

Que dire d'une telle comparaison? N'est-elle pas,

Wir könnten uns, in diesem besondern Falle, damit begnügen, ihre Competenz abzulehnen, ungeachtet unserer Ehrfurcht und Hochachtung gegen die Repräsentanten der Obrigkeit in unserer Mitte, denn man kann nicht beurtheilen, was man nicht kennt, und diese Herren kennen uns nicht; keiner von ihnen hat je unter uns gelebt, mehrere derselben sind sogar niemals in unserer Gegend gewesen. Sie wissen also persönlich durchaus Nichts von unsern Zuständen, Gewohnheiten, Verbindungen und, vor Allem, von unserer Sprache, die sie nicht lieben, deren Existenz ihnen unangenehm ist, welche sie in Folge dessen, und eben weil sie sie nicht kennen, so verächtlich behandeln, als ob von einem armseligen Dorfidiom die Rede sei. Und wie könnten sie sich auch uns gegenüber in einer andern Stimmung befinden? Sie gehören beinahe Alle der höchsten Klasse an, sind hervorgegangen aus einer von der unsrigen völlig verschiedenen Umgebung, haben eine Erziehung erhalten, die sie uns noch ferner stellt, sprechen und bewundern nur die französische Sprache und sind eben dadurch, ohne es selbst zu wissen und trotzdem sie von den besten Absichten beseelt sind, von vornherein gegen uns eingenommen, wie wir schon mehrfach Gelegenheit hatten zu bemerken.

Gehen wir nun über zur Prüfung der durch die verschiedenen Obergkeiten ausgesprochenen Ansichten, die uns der Wertheidiger des Programmes vorführt, um damit die Unmöglichkeit darzuthun, die zwei Sprachen gleichzeitig zu lehren, denn darin besteht ja die ganze streitige Frage, und man kann nicht oft genug daran erinnern, bei einem Gegner, welcher jeden Augenblick irre geht.

Zuerst hält er uns ein Bruchstück eines Berichtes entgegen, der dem akademischen Rathe von Nancy am 27. Juni 1861 vom Oberpräsidenten des kaiserlichen Gerichtshofes jener Stadt vorgelegt wurde, und in welchem man ein wenig von Allem spricht, ausgenommen von Dem, worin hier der Kern der Streitigkeit besteht, und in welchem man sich insbesondere sehr weitläufig über die zahlreichen Uebelstände ausläßt, die unsere Unwissenheit in der französischen Sprache mit sich bringe, sowie über die Nothwendigkeit, uns mit diesem Idiom vertraut zu machen und dasselbe in unserer Gegend zu verbreiten, — Uebelstände und Nothwendigkeit, welche wir selbst zu allererst anerkennen, die aber — so scheint es uns wenigstens — durchaus kein Beweis sind für die Unmöglichkeit des gleichzeitigen Unterrichtens in den beiden Sprachen und die folglich gar nichts gemein haben mit dem Verbannungssystem, welches gegenwärtig in unsern Schulen an der Tagesordnung ist gegen die Sprache unserer Vorfahren.

Auch führt er dann die im Departementsrathe der Mosel im Jahre 1865, durch einen andern eben so hochgestellten Beamten ausgesprochene Ansicht an, nach welcher man, um alle Vermischung und Verwirrung zwischen den beiden Sprachen zu vermeiden, mit unserm alten Idiom gerade so verfahren müsse, wie ehedem mit dem alten Maaß und Gewicht, deren man nicht anders habe los werden können, als durch eine gänzliche Abschaffung. — Was soll man aber zu einem solchen Vergleich-

ainsi que venons de l'établir, une preuve péremptoire de l'incompétence des hommes, d'ailleurs les plus instruits et les plus estimables, dans certaines questions qui, comme celle qui nous occupe, demandent à être étudiées sur place? Il est évident que l'ancien système des poids et mesures avait cessé d'exister à partir du jour où l'usage en a été légalement interdit et prohibé sous peine d'amende. Pense-t-on sérieusement qu'il en serait de même d'une langue qui a de profondes racines au milieu d'un peuple? Que l'on en fasse donc un peu l'essai!

L'Universitaire anonyme ne nous paraît pas plus dans le vrai en nous opposant ensuite l'opinion de tous les préfets du département.

Que les préfets antérieurs aient tous été de zélés propagateurs de la langue nationale dans notre contrée, il n'y a là qu'une chose très-simple, très-naturelle, une sollicitude éclairée qui honorait ces magistrats, et a été appréciée comme telle dans la Lorraine allemande; car en agissant de la sorte, ils ont été en parfaite conformité avec nos désirs autant qu'avec nos intérêts. Mais, — et nous portons le défi de prouver le contraire, — il n'y en a jamais eu aucun qui ait seulement eu l'idée de l'état de choses, à la fois si anormal, si arbitraire, si blessant, actuellement introduit dans nos écoles, et consistant, on ne peut le répéter assez, à exclure entièrement de l'enseignement la seule langue comprise et parlée par l'immense majorité de la population. L'honorable adversaire a beau dire: les faits sont là et déposent encore ici contre lui, car constamment jusqu'en 1865, dernière année de l'administration de M. le baron Jannin, c'est-à-dire peu après l'apparition de l'Universitaire anonyme dans le département, l'allemand a figuré sur les programmes pour la lecture, l'écriture et la récitation du catéchisme.

Nous ignorons, comme de raison, la pensée intime de M. le préfet actuel sur la nouvelle méthode. Mais nous ne croyons pas qu'il l'approuve dans son for intérieur, nonobstant certaines circulaires revêtues de sa signature; car ce serait trop peu habile, trop peu politique de sa part, de prêter plus longtemps l'appui de son autorité à une mesure vexatoire qui mécontente des populations honnêtes, dévouées, patriotiques, et de laisser ainsi indéfiniment les coudées franches à l'ardent universitaire dans ses dragonnades contre leur langue maternelle. Une telle manière d'agir est d'ailleurs, nous le savons, tout à fait à l'encontre des intentions de l'Empereur, qui ne peut pas permettre qu'on fatigue, moleste et froisse dans leurs affections comme dans leurs intérêts les plus sérieux, une partie notable de ses meilleurs sujets.

Notre honorable adversaire nous objecte aussi l'autorité du Conseil général, qui, de son côté, n'aurait

sagen? Ist er nicht, wie wir es eben dargethan haben, ein schlagender Beweis für die Incompetenz jener, im Uebrigen sehr gelehrten und sehr achtungswerthen Männer, in gewissen Fragen, welche, wie die vorliegende, an ihrer Quelle studirt sein wollen? Es ist nicht zu läugnen, daß das alte System des Maasses und Gewichtes aufgehört hat zu existiren, von dem Tage an, wo der Gebrauch derselben gesetzlich untersagt und unter Geldstrafe verboten wurde. Kann man aber im Ernste glauben, daß es ebenso gehen würde mit einer Sprache, welche tiefe Wurzeln gefaßt hat inmitten eines Volkes? Man versuche es nur einmal!

Das anonyme Universitäts-Mitglied scheint nicht weniger im Irrthum zu sein, wenn er uns sodann die Ansicht aller Präfecten des Departements entgegenstellt, welche seine Methode der Ausrottung unserer Muttersprache unterstützt haben sollen.

Daß alle früheren Präfecte sich bemüht haben, die uns nothwendige Kenntniß der französischen Sprache unter uns zu verbreiten, das war eine ganz einfache, natürliche Sache, eine weise Sorgfalt, welche diesen Beamten Ehre machte und die auch demgemäß in ganz Deutsch-Lothringen anerkannt wurde; denn eine solche Handlungsweise war ganz übereinstimmend mit unsern eigenen Wünschen und Interessen. Allein wir behaupten — und Niemand wird uns das Gegentheil beweisen können — daß es niemals einen einzigen gegeben hat, der auch nur auf den Gedanken des so naturwidrigen, willkürlichen, verletzenden Sachverhältnisses gekommen wäre, welches gegenwärtig in unsern Schulen eingeführt ist, und das, wie man nicht oft genug wiederholen kann, darin besteht, die einzige, von der überwiegenden Majorität der Bevölkerung verstandene und gesprochene Sprache gänzlich aus dem Unterrichte auszuschließen. Der gelehrte Gegner mag sagen was er will, die Thatsachen liegen vor und sprechen gegen ihn, denn immer und bis zu den letzten Jahren, bis 1865, in der letzten Administrations-Sitzung des Herrn Barons Jeamin, das heißt, bis zum Auftreten des anonymen Universitäts-Mitgliedes in unserm Departement, war das Deutsche in den Programmen notirt für das Lesen, Schreiben und Auffagen des Katechismus.

Wir kennen natürlich den intimen Gedanken des gegenwärtigen Herrn Präfecten über das neue Regime nicht. Allein wir glauben nicht, daß er diesem Letztern innerlich beistimmt, ungeachtet gewisser mit seiner Signatur versehener Circulare; denn es wäre gar zu ungeschickt und unpolitisch seinerseits, wollte er mit dem Beistande seiner Autorität noch länger eine bedrückende Maßregel unterstützen, welche eine rechtschaffene, ergebene, patriotische Bevölkerung unzufrieden macht und so dem Universitätsfeuer auf die Dauer freies Spiel lassen bei seinen Angriffen gegen unsere Muttersprache.

Ein solches Verfahren ist überdies, davon sind wir überzeugt, ganz gegen den Willen des Kaisers, der nicht zugeben kann, daß man einen beträchtlichen Theil seiner treuesten und ergebensten Unterthanen belästige, quäle und in ihren Neigungen, wie in ihren wichtigsten Interessen verlege.

Unser geehrter Gegner beruft sich auch noch gegen uns auf die Autorität des General-Rathes, welcher niemals aufgehört

jamais cessé de prêter le plus énergique appui à MM. les Préfets. Tous les procès-verbaux, dit-il, en font foi.

Nous regrettons d'avoir à lui donner encore ici un nouveau démenti. Mais les procès-verbaux qu'il invoque avec tant d'assurance, et que nous avons pu consulter à notre tour, grâce à une bienveillante communication, attestent tout le contraire de ce qu'il affirme. Nous y trouvons bien reproduit dans presque toutes les sessions, depuis plusieurs années, le vœu qui, nous le répétons, est aussi le nôtre, de voir l'enseignement de la langue française se répandre de plus en plus au milieu de nous. Mais il y a un abîme entre ce vœu si légitime, sympathique à la population entière, et la proscription brutale qu'on exerce contre notre idiome maternel. On cherche en vain dans ces documents authentiques une seule allusion tendant à la justification d'un pareil système.

Il y a mieux encore. Lorsqu'en 1866, à la suite d'intrigues qui n'étaient un mystère pour personne, car tout a été intrigue dans cette déplorable affaire, le Conseil d'arrondissement de Sarreguemines demanda l'enseignement exclusif de la langue nationale et même l'envoi d'instituteurs français dans les écoles de la Lorraine allemande, le Conseil général n'hésita pas à rejeter la proposition comme étant trop exclusive et en s'appuyant entre autres sur ce motif important à signaler, que, par une telle mesure, les enfants se trouveraient dans l'impossibilité d'apprendre le catéchisme en allemand comme le prescrivent les règlements.

Le Conseil général suppose donc qu'on enseigne, et même qu'il y a obligation d'enseigner le catéchisme dans notre idiome natal, tandis que cet enseignement a lieu exclusivement en français, ainsi que le constate le programme à l'article *Instruction religieuse*, 1^{re} Division (enfants de 10 à 12 ou 13 ans).

Nous donnons du reste sur l'incident, et afin de mieux établir la véracité de notre adversaire, l'extrait suivant du rapport dont les conclusions ont été adoptées par l'assemblée, dans sa séance du 3 septembre 1866.

« Le Conseil d'arrondissement de Sarreguemines demande, en outre, que la langue française soit exclusivement enseignée dans les écoles, et que les instituteurs français soient envoyés dans les communes allemandes, autant que faire se pourra.

« Le Conseil d'arrondissement de Sarreguemines fonde les motifs de ses vœux sur ce que : 1^o l'idiome du pays ne représente encore rien à l'intelligence de l'enfant qui arrive à l'école, et qu'il serait aussi facile à l'instituteur de lui enseigner le français que l'allemand ; 2^o que le moyen des traductions n'ap- prend aucune des deux langues et n'amène que con- fusion dans l'esprit de l'élève.

habe, die Herren Präfekte auf's kräftigste zu unterstützen. Alle Protokolle, sagt er, beweisen es.

Wir bedauern, ihn auch hier wieder Lügen strafen zu müssen. Allein die Protokolle, auf die er sich mit so großer Sicherheit beruft, und die wir ebenfalls, Dank einer wohlwollenden Uebermittlung, haben zu Rathe ziehen können, bezeugen gerade das Gegentheil von dem, was er behauptet. Wohl finden wir darin, beinahe in jeder Sitzung, den seit mehreren Jahren bestehenden Wunsch ausgedrückt, der, ich wiederhole es, auch der unstrigige ist, daß das Lehren der Nationalsprache sich mehr und mehr unter uns verbreite; allein es ist ein großer Abstand zwischen diesem so rechtmäßigen, eben so sehr mit unsern Sympathieen, als auch mit unsern Interessen übereinstimmenden Wunsche, und der brutalen Verbannung, welche man gegen unsere Muttersprache ausübt. Man sucht vergebens in diesen authentischen Dokumenten eine einzige Anspielung, die einem so gewaltthätigen Systeme zur Rechtfertigung dienen könnte.

Noch mehr: Als im Jahre 1866, in Folge von Intriguen, die für Niemanden ein Geheimniß waren, denn Alles war ja Intrigue in jener bedauernswerthen Geschichte, der Bezirksrath von Sarreguemines, auf ausschließlichen Unterricht in der Nationalsprache antrug, und sogar die Sendung von französischen Schullehrern in die Schulen von Deutsch-Lothringen verlangte, zögerte der General-Rath nicht, den Vorschlag als zu ausschließlich zurückzuweisen, indem es sich unter Anderm auf den hervorzuhebenden Umstand stützte, daß durch eine solche Maßregel die Kinder in die Unmöglichkeit versetzt werden, den Katechismus auf deutsch zu lernen, wie es doch die Schul-Reglements forderten.

Der General-Rath setzt demnach voraus, daß man den Katechismus in unserer Muttersprache lehre und sogar verpflichtet ist, ihn so zu lehren, während doch in Wirklichkeit diese Unterweisung ausschließlich in französischer Sprache stattfindet, wie dies das Programm beim Artikel: *Religions-Unterricht*, I. Abtheilung (Kinder von 10 bis 12 oder 13 Jahre) bestätigt.

Wir geben übrigens zum Beweis für das Gesagte, und um die Wahrheitsliebe unseres Gegners besser zu beleuchten, folgenden Auszug aus dem Berichte, dessen Beschlüsse von der Versammlung angenommen worden sind in ihrer Sitzung vom 3. September 1866:

„Der Bezirksrath von Sarreguemines verlangt unter Anderem, daß die französische Sprache ausschließlich gelehrt werde in den Schulen, und daß, soviel thunlich, französische Lehrer in die deutschen Gemeinden geschickt werden mögen.“

„Der Bezirks-Rath von Sarreguemines begründet seinen Antrag damit, daß 1. die Landessprache dem Verstande des Kindes bei seinem Eintritt in die Schule noch Nichts darbiete, und daß es dem Lehrer eben so leicht sein werde, es das Französische als das Deutsche zu lehren; 2. daß durch Uebersezungen keine der beiden Sprachen gelehrt werden könne und nur Verwirrung in den Geist des Schülers gebracht werde.“

« Votre Commission des finances, après avoir examiné et discuté ces motifs, ne leur a pas reconnu la valeur qui leur est attribuée par le Conseil d'arrondissement de Sarreguemines. En effet, il n'est pas exact de dire que l'idiome du pays ne présente rien à l'esprit de l'enfant; car celui-ci, quelque jeune qu'il soit, conçoit des idées et sait les exprimer dans sa langue maternelle; en outre, il est impossible de faire comprendre à un enfant les mots d'une langue étrangère sans recourir à la langue maternelle et sans traduction orale. D'autre part, l'enseignement religieux se faisant en allemand dans les églises, il est à craindre que les enfants qui n'auraient appris que le français, ne comprennent que difficilement la parole du prêtre chargé de les instruire.

« L'expérience d'ailleurs a déjà résolu cette question: des instituteurs français placés dans des communes allemandes n'ont pu y rester, parce qu'ils n'ont pu enseigner le catéchisme allemand, ainsi que le prescrivent les règlements, et parce que, les fonctions de secrétaire de mairie les mettant en relations continues avec des personnes allemandes, il leur a été impossible de satisfaire à leurs obligations.

« Pour ces motifs, votre Commission des finances ne croit pas devoir vous proposer de vous associer au dernier vœu formulé par le Conseil d'arrondissement de Sarreguemines, qui lui a paru un peu trop exclusif.

« Les conclusions sont mises aux voix et adoptées. »

Le Conseil général est donc tout à fait étranger aux dispositions vexatoires prises contre nous et si ardemment défendues par l'Universitaire dans son article: *Pro Domo sua*.

Nous aurions, du reste, eu lieu d'être grandement surpris si les hommes honorables sortis de nos rangs, avec le mandat de nous représenter au Conseil général, dignes de toute notre confiance, si sincèrement dévoués à nos intérêts qu'ils connaissent et défendent en toute circonstance comme les leurs propres, s'étaient d'une façon quelconque associés à un système d'enseignement qui nous est si préjudiciable et dont nous ne voulons à aucun prix.

On nous parle également à chaque instant dans les circulaires, aussi bien que dans le *Moniteur de la Moselle*, et avec une affectation qui ne nous paraît pas de bon aloi, de prescriptions concertées avec l'autorité ecclésiastique, d'approbation donnée par Mgr l'évêque au nouveau programme.

Nous ignorons naturellement ce qu'il y a de fondé dans ces affirmations, si le règlement, tel qu'il est en vigueur, a été ou non honoré d'une sanction épiscopale, et, dans le cas affirmatif, si cette sanction a été octroyée définitivement et sans réserve, ou seulement d'une manière provisoire, à titre d'essai. Mais il nous est difficile d'admettre que le saint et vénéré pré-

Die Finanz-Commission hat diesen Gründen, nachdem sie dieselben geprüft, nicht den Werth zuerkannt, den ihnen der Bezirks-Rath beigelegt.

„Man kann auch wirklich nicht mit Recht sagen, die Landessprache biete dem Geiste des Kindes noch nichts dar, denn dieses, so jung es auch sein mag, faßt Ideen und Begriffe und weiß dieselben in seiner Muttersprache auszudrücken. Ueberdies ist es unmöglich, einem Kinde die Worte einer fremden Sprache verständlich zu machen, ohne die Muttersprache und die mündliche Uebersetzung zu Hilfe zu nehmen. Da andrerseits der Religionsunterricht in den Kirchen auf Deutsch erteilt wird, steht zu befürchten, daß die Kinder, welche nur Französisch gelernt hätten, das Wort des mit ihrer Unterweisung beauftragten Priesters gar nicht oder nur theilweise verstehen würden.

„Die Erfahrung hat übrigens diese Frage bereits gelöst: Französische Schullehrer, die in deutschen Gemeinden angestellt waren, konnten nicht daselbst bleiben, weil sie den Katechismus nicht auf Deutsch halten konnten, wie es die Reglements vorschreiben, und weil sie bei ihren Funktionen als Bürgermeisterei-Sekretärs in beständige Beziehung zu deutschen Personen kamen und ihren Verpflichtungen nicht genügen konnten.

„Aus diesen Gründen glaubt Ihre Finanz-Commission Ihnen nicht vorschlagen zu sollen, dem letzten durch den Bezirks-Rath von Sarreguemines ausgedrückten Wunsche beizutreten, der ihr etwas zu ausschließlich geschienen hat.“

„Diese Beschlüsse wurden abgestimmt und angenommen.“

Demnach ist der General-Rath den gegen uns getroffenen und durch das Universitätsmitglied in seinem Artikel: *Pro Domo sua*, so eifrig vertheidigten drückenden Bestimmungen durchaus fremd.

Es hätte uns aber auch sehr überraschen müssen, wenn die mit unserer Vertretung beim General-Rath betrauten, aus unserer Mitte hervorgegangenen ehrenwerthen Männer, die unser volles Vertrauen verdienen, unsere Interessen kennen und dieselben bei jeder Gelegenheit wie ihre eigenen vertheidigen, in irgend einer Weise einem Unterrichtssysteme Vorschub geleistet hätten, welches uns so nachtheilig ist und das wir um keinen Preis haben wollen.

Man spricht uns auch unaufhörlich, sowohl in den Circularen, als im Mosel-Anzeiger, und mit einer verdächtigen Affectation, von in Uebereinkunft mit der kirchlichen Behörde getroffenen Verordnungen, von einer Zustimmung unseres hochwürdigsten Bischofs zu den neuen Programmen.

Es ist uns natürlich nicht bekannt, in wiefern diese Versicherungen begründet sind, ob das bestehende Reglement mit einer bischöflichen Sanction beehrt worden ist oder nicht, und im bejahenden Falle, ob diese Sanction bestimmt und ohne Vorbehalt, oder nur provisorisch, versuchsweise erteilt worden ist. Allein es widerstrebt uns anzunehmen, daß der verehrte Prälat, der bereits über ein Vierteljahrhundert diese Diöcese mit so

lat qui, depuis plus d'un quart de siècle déjà, gouverne ce diocèse avec tant de sagesse, et dont le zèle éclairé et la sollicitude pastorale sont connus au loin, ait jamais consenti en pleine connaissance de cause, à prêter l'appui de sa haute autorité à une mesure aussi désastreuse pour l'avenir de la religion au milieu de nous, que celle de laisser apprendre le catéchisme exclusivement en français à des enfants allemands, qui ne comprennent que leur langue maternelle. Nous serons certainement un jour ou l'autre fixés sur cette grave question, la seule du reste qui intéresse directement l'autorité diocésaine; car il importe trop que nos enfants ne végètent pas plus longtemps dans l'ignorance si humiliante et si contraire à nos habitudes, où ils se trouvent sous le régime actuel, au sujet des vérités les plus élémentaires de la religion.

VI.

L'honorable Universitaire nous oppose en outre les écoles de la Sarre prussienne qu'il a eu l'occasion d'aller visiter.

Il résulte de ses constatations, lesquelles, dit-il, doivent nous donner à réfléchir, comme aussi de ses entretiens, par voie d'interprète, avec d'excellents et respectables maîtres, que le gouvernement ne place sur toute cette lisière territoriale que des instituteurs entièrement étrangers à l'idiome français, qui, par conséquent, n'instruisent les enfants que dans leur langue nationale. Donc nous devons de même n'envoyer dans notre zone frontrière, que des instituteurs entièrement étrangers à la langue allemande et ne donner l'instruction primaire qu'en français. Elle est vraiment admirable la conclusion *à pari!* Ainsi, parce que sur la Sarre prussienne, pays exclusivement allemand, les maîtres sont exclusivement allemands et que l'instruction primaire a lieu exclusivement en allemand, il s'ensuivrait que de ce côté de la frontière, pays tout aussi *allemand* que la Sarre prussienne, les instituteurs doivent être *exclusivement français*, et l'enseignement être donné exclusivement en *langue française* à nos pauvres enfants de la campagne.

Il nous semble que le seul argument possible est celui-ci: En Prusse, à la frontière, comme ailleurs du reste, l'enseignement primaire est donné aux enfants dans leur langue maternelle, dans la langue qu'ils comprennent; faisons donc de même, et instruisons, comme eux, nos enfants dans leur idiome natal.

La méthode prussienne nous paraît parfaitement logique et rationnelle. Nous sommes loin d'en dire autant de celle de l'Universitaire, que beaucoup de gens très-compétents vont même jusqu'à qualifier dans des termes qu'il ne peut pas nous convenir de rapporter ici. Aussi l'immense majorité de nos enfants croupit-

hoher Weisheit regiert und dessen erleuchteter Eifer und Hirten-sorgfalt weithin bekannt sind, niemals mit vollkommener Sachkenntniß eingewilligt habe, mit seiner kirchlichen Autorität eine für die Zukunft der Religion in unserer Mitte so unheilvolle Maßregel zu unterstützen, wie die, daß die deutschen Kinder, welche nur ihre Muttersprache kennen, den Katechismus dennoch ausschließlich auf Französisch lernen sollen. Wir werden sicher früher oder später diese ernste Frage entschieden sehen, die ja die einzige ist, welche die Diöcesan-Behörde direct interessiert; denn es ist gar zu wichtig, daß unsere Kinder nicht länger in der so erniedrigenden und unsern Gewohnheiten so sehr widerstreitenden Unwissenheit verbleiben, in der sie sich unter dem gegenwärtigen Systeme, hinsichtlich der ersten Grundwahrheiten der Religion befinden.

VI.

Das geehrte Universitäts-Mitglied weist uns unter Anderm auf die Schulen der preussischen Saargegend hin, die es zu besuchen Gelegenheit hatte.

Es ergibt sich, sagt es, aus seinen Constatirungen, die uns Stoff zum Nachdenken liefern sollen, wie auch aus seinen mittelst Dolmetscher geführten Unterredungen mit ausgezeichneten, achtungswerthen Lehrern, daß die Regierung auf dieser ganzen Grenzlinie nur solche Lehrer anstellt, die des Französischen völlig unkundig sind und mithin die Kinder nur in ihrer Nationalsprache unterrichten. Folglich sollten auch wir an unsere Grenze nur Lehrer schicken, die gar kein Deutsch verstehen und den Elementar-Unterricht nur auf Französisch ertheilen. Das ist wahrlich ein sonderbarer Vergleich und Schluß! Also weiß an der preussischen Saar, in einem ausschließlich deutschen Lande, die Lehrer ausschließlich deutsch sind und der Elementar-Unterricht auch ausschließlich auf deutsch ertheilt wird, folgt daraus, daß diesseits der Grenze, in einem ebenso deutschen Lande wie die preussische Saar, die Lehrer ausschließlich französisch sein und unsern armen Kinder vom Lande den Unterricht ausschließlich in französischer Sprache ertheilen sollen!

Das einzig mögliche Argument ist unserer Ansicht nach dieses: In Preußen, an der Grenze wie anderwärts, wird der Elementar-Unterricht den Kindern in ihrer Muttersprache, in der Sprache, die sie verstehen, ertheilt; so laßt es uns auch machen und, wie sie, unsere Kinder in ihrer Muttersprache unterrichten.

Die preussische Methode scheint uns vollkommen logisch und vernunftgemäß. Wir sind aber weit entfernt, dasselbe von demjenigen des Universitäts-Mitgliedes sagen zu können, die viele, sehr competente Leute sogar in Ausdrücken qualifizirt haben, deren Wiederholung wir uns hier nicht erlauben wollen. Auch leidet die ungeheure Mehrzahl unserer Kinder an Widerwillen

elle dans le dégoût du travail, n'apprenant ni l'allemand ni le français, tandis que les progrès sont rapides et brillants dans les écoles de la Prusse.

Si, au lieu d'aller faire des pérégrinations le long de la Sarre prussienne, afin de vous inspirer là, près de nos voisins, sur la méthode la plus expéditive d'aboutir aussi promptement que possible à la complète destruction de notre langue maternelle, vous aviez, Monsieur, tourné vos pas du côté de la Lorraine allemande, avec la volonté arrêtée de vivre quelque temps au milieu de nous, d'étudier une situation que vous paraissez complètement ignorer jusqu'à présent, d'examiner vous-même nos enfants en détail et à fond, d'interroger autour de vous, non pas ceux qui ont reçu le mot d'ordre; qui, par position ou autrement, sont enrôlés dans la ligue formée contre notre dialecte, mais les pères de famille, les hommes honorables du pays, ceux surtout qui, par un goût naturel, s'occupent avec tant de sollicitude de l'instruction du jeune, et plus particulièrement nos curés, si bons appréciateurs de nos besoins, si dévoués à nos intérêts, et qui de tout temps ont été les meilleurs amis, les guides les plus éclairés et les plus affectueux de nos enfants, vous auriez, dans vos visites d'école comme dans vos entretiens, *sans voie d'interprète cette fois, avec d'excellents et respectables maîtres* et d'autres amis dévoués de la jeunesse, — car heureusement il y a aussi un peu de cela de notre côté, — vous auriez acquis une foule de connaissances utiles pour votre gouverne, et emporté la conviction que c'est votre programme qui est une *utopie, une chimère irréalisable, une impossibilité*, tandis que la méthode de l'enseignement simultané dont vous avez tant médité, est seule féconde en résultats sérieux, durables, dans le français aussi bien que dans l'allemand, seule capable de donner pleine satisfaction à tous les intérêts engagés, à ceux de la religion et de la famille, aussi bien qu'à ceux de la patrie et de la société.

Cette constatation, croyez-le, Monsieur, vous aurait certainement *bien plus donné à réfléchir* que celle par vous faite *sur la lisière territoriale de la Prusse, entre Sarreguemines et Sierck*; elle vous aurait entièrement dévoilé une situation déplorable, et édifié beaucoup mieux que vos circulaires confidentielles, sur le nombre réel, authentique, par commune, des élèves qui parlent facilement le français dans les rues ou ailleurs, de ceux qui le comprennent seulement, de ceux qui l'ignorent encore, de ceux qui récitent le catéchisme français en entier ou en partie seulement, et surtout, — renseignement non demandé, mais plus important que tous les autres, — de ceux qui ne comprennent pas un mot de ce qu'ils récitent ainsi du catéchisme français.

Cette constatation vous aurait convaincu aussi qu'il n'y en a pas un seul dans nos rangs qui soit opposé

gegen die Schularbeit und lernt weder Deutsch noch Französisch, während in den preussischen Schulen die Fortschritte rasch und glänzend sind.

Wenn Sie, mein Herr, anstatt Wanderungen der preussischen Saar entlang zu unternehmen, um sich dort, bei unsern Nachbarn, nach der geeignetsten Methode umzusehen, um möglichst schnell die vollständige Verbannung unserer Muttersprache zu erzielen, ihre Schritte nach Deutsch-Lothringen hingelenkt hätten, mit dem Entschluß, einige Zeit bei uns zu verweilen, eine Ihnen bisher unbekannte Lage zu studiren, unsere Kinder im Einzelnen und gründlich selbst zu examiniren, sich umzufragen, nicht bei denen, welche den Tagesbefehl erhalten und durch ihre Stellung oder aus andern Gründen, zu der gegen unsern Dialekt gebildeten Verschwörung gehören, sondern bei den Familienvätern, den ehrenhaften Männern der Gegend, bei denjenigen, die sich aus natürlicher Neigung mit so großer Sorgfalt der Erziehung der Jugend widmen, und ganz besonders bei unsern Pfarrgeistlichen, die unsere Bedürfnisse so gut kennen, unsern Interessen so ergeben sind und sich jederzeit als die besten Freunde, die erleuchtetsten und liebevollsten Führer unserer Kinder erwiesen haben, — dann hätten Sie, und zwar diesmal ohne Dolmetscher, bei Ihren Schulbesuchen und in Ihren Unterredungen mit ausgezeichneten, achtungswerthen Lehrern und andern aufopfernden Jugendfreunden, denn glücklicherweise gibt es ein wenig von Allem dem bei uns — dann hätten Sie, sage ich, eine Menge Kenntnisse erworben, nach denen Sie sich hätten richten können, und die Ueberzeugung gewonnen, daß Ihr Programm eine Utopie, eine unausführbare Chimäre, eine Unmöglichkeit ist, während die Methode des Simultan-Unterrichts, die Sie so sehr verleumdet haben, allein fruchtbar ist an ernstlichen, dauerhaften Resultaten, sowohl im Französischen als im Deutschen; allein fähig ist alle hier in Frage stehenden Interessen zu befriedigen, die der Religion und der Familien, wie die der Gesellschaft und des Vaterlandes.

Glauben Sie mir, mein Herr, diese Erfahrung und Entdeckung hätte Ihnen sicher mehr Stoff zum Nachdenken gegeben, als jene andere, die sie auf der Grenzlinie von Preußen, zwischen Sarreguemines und Sierck gemacht haben; sie hätte Ihnen klaren Einblick verschafft in eine bejammernswerthe Lage und wäre viel erbaulicher gewesen, als ihre vertraulichen Circulare über die in jeder Gemeinde vorhandene wirkliche, authentische Anzahl von Jünglingen, welche geläufig französisch sprechen auf der Straße und anderwärts, über diejenigen, die es nur verstehen, über die, welche es noch nicht sprechen können, über die, welche den Katechismus ganz oder nur theilweise auf Französisch aussagen und besonders — wonach man sich zwar nicht erkundigt, was aber wichtiger ist als alles Andere — über die, welche kein Wort von dem verstehen, was sie auf diese Art aus dem französischen Katechismus auffagen.

Diese Constatairung hätte Ihnen auch den Beweis geliefert, daß sich in unsern Reihen nicht ein Einziger befindet, der dem

à l'enseignement de la langue nationale, que nous sommes, au contraire, unanimement sympathiques à cet enseignement, mais que, et pour les motifs les plus graves, nous ne sommes pas moins unanimement sympathiques à l'enseignement de notre langue maternelle, et, partant, pas moins unanimement antipathiques à la méthode de l'enseignement exclusif du français; que, dans une foule de villages, que nous pourrions vous nommer, et où les réponses à vos circulaires portent à quarante, cinquante et quelquefois au delà, le nombre des personnes adultes parlant ou sachant parler le français, il en existe à peine deux ou trois qui comprennent cette langue, déduction faite des douaniers et autres employés; qu'on remarque la même exagération dans les renseignements qui vous sont fournis au sujet du chiffre des élèves parlant *facilement le français*; que ce français parlé facilement entre eux consiste dans un certain nombre de monosyllabes comme: *Cours, va, viens, oui, non, joue*, dans quelques-unes des petites phrases de vos classiques, telles que *Réné a fumé sa pipe*, et autres semblables; tout cela employé à tort et à travers, et entremêlé à chaque instant de *quiproquo* qui font de ce langage une vraie Babel; que ce français parlé facilement est généralement oublié par les enfants, un ou deux ans après leurs années scolaires, et que, malgré tous les programmes officiels, l'allemand est jusqu'à présent tellement resté maître du terrain, tellement dominant dans nos villages, qu'au bout de fort peu de temps la plupart des enfants des employés français fixés au milieu de nous deviennent allemands et oublient leur langue natale; qu'en outre l'absence complète de progrès sérieux, appréciables, dans l'idiome national, ne peut nullement être imputée à la négligence des instituteurs, comme on les en a accusés trop souvent et trop à la légère; que ces derniers, à part quelques exceptions, inévitables dans un corps aussi nombreux, sont au contraire des hommes honorables, pénétrés de l'importance de leur belle mission et entièrement dévoués à leurs pénibles fonctions; que beaucoup d'entre eux, ceux surtout qui sont trop dociles à suivre le nouveau programme, se ruinent la santé, en s'épuisant journellement, pendant des heures entières, dans des traductions orales non retenues et dans des explications françaises non comprises; que ce témoignage que nous sommes heureux de leur rendre, est même mérité par la plupart de ceux qui se sont permis les exagérations relevées plus haut; car nous savons que cette complaisance doit être attribuée chez plusieurs à la crainte qu'en dévoilant l'état réel des choses, ils ne soient mal jugés, mal notés par les supérieurs, et chez d'autres, au désir d'être agréables à l'auteur du règlement, toujours enchanté d'avoir sous la main et sans autrement se préoccuper de leur valeur, des statistiques ronflantes, justifiant en haut lieu l'excellence de sa méthode.

Lehren der Nationalsprache entgegenstünde; daß wir im Gegentheil einmüthige Sympathie für dasselbe hegen; daß wir aber auch aus den wichtigsten Gründen dem Lehren unserer Muttersprache nicht weniger einmüthig zugethan, und folglich der Methode des ausschließlich französischen Unterrichtes ebenso abhold sind; daß in einer Menge von Dörfern, die wir Ihnen nennen könnten, und in denen die Antworten auf Ihre Circulare die Zahl der Erwachsenen, welche Französisch sprechen oder sprechen können, auf 40, 50 und darüber angeben, deren kaum zwei oder drei existiren, welche diese Sprache verstehen, wenn man die Zollbeamten und andere Angestellten davon abrechnet. Dieselbe Uebertreibung würden Sie auch entdeckt haben hinsichtlich der andern Aufschlüsse, die Ihnen über die Zahl der geläufig Französisch sprechenden Schüler geliefert worden: dieses geläufige Französisch besteht in einer gewissen Anzahl einzelner Sylben, wie: *Cours, va, viens, oui, non, jour*, in einigen kleinen Sätzchen aus ihrer Lehrbüchern, wie: *René a fumé sa pipe* u. dgl.; Alles dies am unrechten Orte angebracht und jeden Augenblick mit Widersinnigkeiten vermengt, welche aus dieser Sprache eine wahre babylonische Verwirrung machen. Dieses angeblich geläufige Französisch ist auch gewöhnlich ein oder zwei Jahre nach der Entlassung aus der Schule gänzlich von den Kindern vergessen, und trotz der officiellen Programme hat das Deutsche bis jetzt so sehr die Oberhand behalten und herrscht derart in unsern Dörfern, daß, nach kurzer Zeit, die meisten Kinder der unter uns wohnenden französischen Angestellten deutsch werden und ihre erste Sprache vergessen.

Auch kann der Mangel an ernstlichen namhaften Fortschritten in der Nationalmundart durchaus nicht der Nachlässigkeit der Lehrer zur Last gelegt werden, wie man es so oft leichtin gethan hat. Diese Letzteren sind im Gegentheil mit seltenen, in einer so großen Körperschaft unvermeidlichen Ausnahmen, sehr achtbare, von der Wichtigkeit ihrer schönen Aufgabe durchdrungene und ihrem mühsamen Amte sehr ergebene Männer. Viele derselben, besonders jene, welche das neue Programm gar zu gehorsam befolgen, ruiniren ihre Gesundheit, indem sie sich täglich stundenlang mit mündlichen Uebersetzungen abquälen, die nicht behalten, und mit französischen Erklärungen, die nicht verstanden werden. Dieses Zeugniß, welches wir glücklich sind, ihnen geben zu können, verdienen sogar auch die meisten derjenigen, welche sich die oben angeführten Uebertreibungen erlaubt haben; denn wir wissen, daß diese Gefälligkeit bei Mehreren der Furcht zugeschrieben werden muß, durch Enthüllung des wahren Sachverhältnisses schlecht beurtheilt und bei den Vorgesetzten übel notirt zu werden, während sie bei Andern aus dem Wunsche entsprang, dem Verfasser des Reglements einen Dienst zu erweisen, da derselbe stets froh ist, strotzende Statistiken, ob richtig oder nicht, bei der Hand zu haben, um damit höchsten Ortes die Vorzüglichkeit seiner Methode zu rechtfertigen.

Vous auriez appris en même temps que la religion et la morale, auxquelles vous vous intéressez avec tant de sollicitude, ne sont malheureusement que trop en danger dans la contrée, non pas cependant, comme vous le supposez, parce que nous parlons l'allemand, mais, au contraire et précisément, parce qu'on pros- crit du milieu de nous cet idiome, notre langue mater- nelle, dans laquelle seule nos enfants ont reçu en fa- mille la première instruction religieuse, et dans laquelle seule aussi ils peuvent recevoir utilement l'instruction complémentaire du catéchisme, unique fondement solide de la morale comme de la religion; que l'attitude si significative prise par tout le clergé dans cette grave question a sa raison d'être, non pas dans un casuel plus ou moins considérable, comme vous lui avez fait l'injure de le supposer, mais dans des considérations beaucoup plus sérieuses, d'un ordre tout à fait supérieur, et devant lesquelles la conscience d'un prêtre ne transigera jamais; qu'enfin, pour aboutir au *moment tant désiré par vous* et si dési- rable, en effet, où tous, prêtres et laïques, maîtres et chefs de famille, travailleront, comme un seul homme et de concert avec l'administration, à l'œuvre com- mune et si importante de l'instruction primaire dans nos contrées, il est avant tout indispensable d'en venir à une organisation logique, rationnelle, à *une organi- sation* qui garantisse tous les intérêts compromis, en assurant à nos enfants la connaissance des deux langues, et *permette* en même temps à nos curés, non pas de *ne plus dépendre du casuel*, qui, croyez-le, Monsieur, n'a rien à voir ici, mais de préparer la jeu- nesse à la première communion dans le seul idiome qui lui soit familier. C'est là et non ailleurs que se trouve le nœud gordien.

VII.

Puis notre honorable adversaire fait appel à notre patriotisme, corde qui effectivement n'a jamais cessé de vibrer au milieu de nous. « Devons-nous donc, » s'é- crie-t-il, dans l'angoisse d'une préoccupation qui ne ressemble pas mal à la peur, « devons-nous aider la « Prusse à s'assimiler les provinces de la Sarre et de « la Moselle? Un jour ne peut-il pas venir, où nous au- « rions à regretter amèrement nos efforts en faveur de « l'allemand? » Le jour *des regrets amers* nous paraît venu depuis longtemps, car il date de plus de deux ans, et nulle part en France l'humiliation de la patrie n'a été plus vivement sentie que dans la Lorraine allemande et en Alsace. Non, certainement on ne doit pas aider la Prusse. Mais devait-on l'aider et l'applau- dir, en 1866, au milieu de ses injustes et violentes usurpations? Il n'y en a pas un seul, dans nos rangs, qui ait le moindre reproche à se faire à cet égard. Que notre honorable adversaire veuille donc adresser à qui

Sie hätten, nebst dem auch noch bei uns erfahren, daß die Religion und die Moral für die Sie sich so ängstlich interes- siren, unglücklicherweise nur allzusehr in unserer Mitte ge- fährdet sind, zwar nicht, wie Sie voraussetzen, weil wir Deutsch sprechen, sondern im Gegentheil, gerade weil man uns dieses Idiom, unsere Muttersprache, entreißen will, in der al- lein unsere Kinder in der Familie den ersten Religionsunterricht empfangen haben und in der sie auch mit Nutzen die vervoll- ständigende Unterweisung im Katechismus erhalten können, der die einzige solide Grundlage der Moral wie der Religion ist; daß das so bezeichnende Benehmen der gesammten Geistlichkeit dieser ernstern Frage gegenüber seinen Grund hat, nicht in einem mehr oder weniger beträchtlichen Einkommen, wie Sie ihr die Schmach angethan haben zu behaupten, sondern in viel wich- tigen Erwägungen, einer viel höhern Ordnung und mit denen das Gewissen eines Priesters niemals in Unterhandlung treten kann; daß nemlich, um den von Ihnen ersehnten und in der That so wünschenswerthen Augenblick herbeizuführen, wo Alle, Priester und Laien, Meister und Familienväter, wie ein Mann, Hand in Hand mit der Obrigkeit an dem gemeinschaftlichen wichtigen Werke der ersten Jugendbildung in unserer Gegend arbeiten werden, — es vor Allem unerläßlich nothwendig ist, eine logische, vernunftgemäße Organisation festzustellen, die alle gefährdeten Interessen wahre, indem sie unsern Kindern die Kenntniß der beiden Sprachen sichert und gleichzeitig un- sern Pastoren gestattet, nicht, — glauben Sie das, mein Herr! — unabhängig zu sein von ihrem casuellen Einkommen, son- dern die Jugend auf die erste heilige Kommunion vorbereiten zu können in der einzigen Sprache, mit der sie vertraut ist. Da und nirgend anders liegt der gordische Knoten.

VII.

Sodann erklärt unser geehrter Gegner einen Aufruf an unsern Patriotismus, eine Saite, welche in der That nie aufgehört hat, unter uns zu vibriren. „Sollen wir denn,“ ruft er aus, an- getrieben von einer Unruhe, die fast den Anschein der Furcht hat, „sollen wir Preußen helfen, sich die Mosel- und Saarpro- „vinzen einzuverleiben? Könnte nicht ein Tag kommen, wo wir „unsere Bemühungen zu Gunsten des Deutschen bitterlich be- „dauern müßten?“ — Dieser Tag des bitteren Bedauerns scheint uns schon längst gekommen, denn er datirt seit mehr denn zwei Jahren, und nirgendwo in ganz Frankreich ist die Demü- thigung des Vaterlandes tiefer empfunden worden als in Loth- ringen und Elsaß. Nein, gewiß soll man Preußen nicht helfen. Hätte man ihm aber vielleicht im Jahre 1866 helfen und Bei- fall klatschen sollen bei seinen ungerechten, gewalthätigen Ueber- griffen? . . . Nicht ein Einziger aus uns hat sich in dieser Hin- sicht den geringsten Vorwurf zu machen. Unser geehrter Gegner möge also denjenigen, denen sie gebühren, vor Allem einigen Zeitschriften der Universität und der Freimaurerlogen seine ver-

de droit, et notamment à certains journaux de l'Université et des loges maçonniques, ses admonitions tardives sur le danger des envahissements de notre puissante voisine, comme aussi et surtout, sur la nécessité de parler, partout et toujours, la langue nationale qu'on avait alors beaucoup plus oubliée à Paris et ailleurs que sur notre frontière.

Cependant que l'avocat du programme se rassure. Quelle que soit la gravité de la situation, jamais, non jamais, à moins d'une guerre d'extermination, la Prusse ne régnera sur les provinces allemandes du Nord-Est de la France. Et, si un jour ou l'autre, il lui prenait fantaisie d'aspirer à des revendications de notre côté, on nous verrait debout, comme un seul homme, pour la défense du sol sacré de la patrie, et l'on constaterait une fois de plus que l'on parle toujours dans nos rangs avec une correction parfaite la langue nationale contre les ennemis du pays, et plus particulièrement, nous sentons cela instinctivement, contre cette nation qui nous est si profondément antipathique; que nous sommes en un mot les dignes fils de nos pères, qui ont si éloquemment parlé la même langue sur les plus glorieux champs de bataille de l'Europe, qui ont plusieurs fois mérité les éloges les plus flatteurs de l'empereur Napoléon, si bon juge en bravoure, et fait l'admiration des généraux vivant au milieu d'eux et les voyant à l'œuvre, au moment de nos revers, en 1814 et 1815, alors qu'on comptait avec douleur et mépris tant de défaillances, tant de défections parmi ces Messieurs qui parlent le français avec tant d'élégance et d'harmonie.

C'est qu'on *chasse de race* dans la Lorraine allemande; il y a parmi nous d'excellentes traditions qui se transmettent fidèlement de père en fils, avec la recommandation *Depositum custodi*; et en tête desquelles il faut lire ces mots: Religion et Langue de nos ancêtres, Nationalité française, Patriotisme.

Que notre honorable adversaire en prenne donc bravement son parti avec notre affreux patois; mais surtout, qu'il se calme dans ses inquiétudes à l'endroit des envahissements de la Prusse. La frontière que nous occupons est toujours parfaitement gardée, encore bien qu'elle soit ébréchée, mutilée entre Sarrelouis et Landau depuis les traités de 1815: elle a pour remparts les poitrines françaises des Lorrains allemands.

SIRE,

« La nation n'ignore pas, a dit naguère Votre Majesté dans son noble langage, que depuis vingt ans, « je n'ai pas eu une seule pensée, je n'ai pas fait un

späteten Ermahnungen zukommen lassen, über die Gefahr von Seiten unseres mächtigen Nachbarlandes und auch ganz besonders über die Nothwendigkeit überall und immer die Nationalsprache zu sprechen, die man damals in Paris und anderwärts viel mehr vergessen hatte, als hier an der Grenze.


Der Advokat des Programms möge sich jedoch beruhigen! So ernst auch immerhin die Lage sein mag, nie, nein! nie, — es müßte denn ein Vernichtungskrieg entstehen, — wird Preußen über die deutschen nordöstlichen Provinzen von Frankreich herrschen. Und wenn eines oder des andern Tages es ihm einfiel, sich nach Wiedereroberungen nach unserer Seite hin gelüsten zu lassen, würde man uns allesammt am Posten finden zur Verteidigung des heiligen vaterländischen Bodens und würde sich neuerdings überzeugen können, daß man stets in unsern Reihen mit vollkommener Correctheit die Nationalsprache spricht mit den Feinden des Landes und besonders, daß fühlen wir instinktmäßig, mit dieser Nation, gegen welche wir eine so tiefe Abneigung hegen; daß wir mit einem Worte die würdigen Söhne unserer Vorfahren sind, die mit so großer Beredtsamkeit dieselbe Sprache gesprochen haben auf Europa's ruhmreichsten Schlachtfeldern; die mehrmals das schmeichelhafteste Lob des Kaisers Napoleon, der die Tapferkeit wohl zu beurtheilen wußte, geerntet haben, und die Bewunderung der Generale erregten, welche Zeugen ihrer Anstrengungen waren, im Moment unserer Mißgeschicke während der Jahre 1814 und 1815, wo man mit Schmerz und Verachtung so viel Schwäche, so viele Abfälle wahrnahm bei jenen Herren, die mit so großer Eleganz und Harmonie die französische Sprache sprechen.

Das kommt daher, weil man in Deutsch-Lothringen seiner Abkunft eingedenk bleibt: es gibt bei uns treffliche Ueberlieferungen, die sich treulich von Geschlecht zu Geschlecht vererben mit der Anempfehlung: «Depositum custodi», und als deren Ueberschrift diese Worte gelten können: „Religion und Sprache unserer Vorfahren, französische Nationalität, Patriotismus.“

Unser geehrter Gegner überlasse also getrost unser abscheuliches Land der deutsch seinem Schicksale. Vor Allem aber suche er sich in seiner Angst hinsichtlich der Uebergriffe Preußens zu beruhigen.

Die Grenzen, welche wir bewohnen, sind stets gut vor Einfällen geschützt; obschon sie seit des Friedensvertrags im Jahre 1815 sehr große Lücken empfangen haben und verstümmelt sind zwischen Saarlouis und Landau, die Brust aller Deutsch-Lothringer würde ihnen als Schutzwehr dienen.

Sire,

Ihre Majestät sagten unlängst, in den Ihr eigenen edlen Ausdrücken: „Es ist der Nation nicht unbekannt, daß ich seit „zwanzig Jahren nicht einen einzigen  „gehört, noch

« seul acte, qui n'ait eu pour mobile les intérêts et la grandeur de la France. »

Cette constante sollicitude du Souverain qui s'étend sur les modestes intérêts du plus humble de ses sujets, comme sur les grands intérêts de l'État, est connue et appréciée jusque dans le dernier hameau et se traduit au milieu de nos populations, chaque fois qu'elles se trouvent en face d'un abus ou d'un acte arbitraire quelconque, par cette expression aussi touchante que significative : *Ah ! si l'Empereur le savait !*

C'est là, Sire, toute l'explication d'une popularité restée intacte, profondément enracinée dans nos campagnes, nonobstant les plus mauvaises suggestions. C'est là aussi l'excuse et la justification de la liberté que nous prenons aujourd'hui de mettre sous les yeux de Votre Majesté la discussion entière exposée ci-dessus, et qui nous a paru indispensable pour mieux constater combien la situation est tendue, combien il importe d'y mettre un terme.

Nous espérions longtemps que le bien sortirait de l'excès du mal, que les tristes résultats obtenus sous le nouveau système d'enseignement ouvriraient enfin les yeux à ceux qui se sont si déplorablement fourvoyés, et les détermineraient, après une cruelle épreuve de plusieurs années, à revenir eux-mêmes spontanément à une organisation scolaire conforme à la logique du bon sens et répondant à nos besoins, ainsi qu'à nos droits les plus imprescriptibles. Sans cet espoir entièrement déçu à la suite de certaines mesures récentes, et qui accusent plus que jamais l'intention arrêtée de persévérer jusqu'au bout dans l'œuvre de proscription contre notre idiome, nos humbles doléances, Sire, auraient été portées devant Votre Majesté, il y a déjà plus d'un an, à l'époque même de la première communion du prince impérial ;

émonie édifiante pour la France entière, dont nous avons lu les détails avec tant d'émotion, de joie et de bonheur, mais qui d'un autre côté aussi a provoqué dans nos villages un sentiment d'amertume et de profonde tristesse, car nous ne pouvions nous empêcher de porter nos regards autour de nous, et de comparer la situation du jeune Prince, si privilégiée par la Providence, entouré, dès le berceau, de tant de soins et de si augustes exemples, avec celle de nos pauvres enfants, végétant dans l'ignorance des vérités de la Religion, qu'on s'obstine à leur enseigner dans une langue non comprise, ou dont ils savent à peine bégayer les mots les plus usuels.

Ah ! Sire, combien de faits pénibles, navrants, nous pourrions étaler ici, si nous n'étions pas retenus par la crainte d'être indiscrets ! Combien de nos curés ont la douleur de se trouver annuellement, dans leurs instructions, en présence d'enfants de douze, treize et quatorze ans, qu'à leur grande désolation et à celle

„eine That vollbracht, die nicht das Wohl und die Größe Frankreichs zum Zweck gehabt haben.“

Diese beständige Sorgfalt des Landesvaters, welche sich auf die geringsten Interessen des letzten seiner Unterthanen wie auf die wichtigsten Angelegenheiten des Staates erstrecken, ist uns bewußt und wird dankbar anerkannt, auch in den ärmsten unserer Dörfer; und, so oft ein Mißbrauch oder eine ungerechte, eigenmächtige Thatsache bei uns kund wird, hört man diesen ebenso rührenden als bedeutungsvollen Ausruf : „Oh, wenn der Kaiser dies wüßte!“

Das ist, Sire, der Beweis einer noch immer unversehrten Anhänglichkeit bei uns Deutsch-Lothringern, ungeachtet aller bösen Versuche, sie zu vermindern und sie uns sogar zu benehmen. Es ist dies auch die Entschuldigung wie die Rechtfertigung der Freiheit, welche wir hier nehmen, Ihrer Majestät vor Augen zu legen das ganze Verhältniß der Sache, wie wir es durch die gegenwärtige Bittschrift auseinandergesetzt haben. Wir haben es nothwendig erachtet, Ihnen darzuthun, wie dringend es ist, unserm billigen Verlangen Genüge zu leisten.

Lange Zeit hatten wir gehofft, das Uebermaß des Uebelstandes werde uns selbst endlich zu Hilfe kommen, indem das traurige Resultat des neueingeführten Systemes denen die Augen eröffnen müsse, welche sich auf eine so beweinenwürdige Weise geirrt haben, und werde sie bewegen, nach mehreren Jahren eines sehr schädlichen Versuches, von selbst wieder eine vernünftige und unsern Bedürfnissen mehr entsprechende, sowie auch unsern Rechten angemessene Schulanordnung einzuführen.

Dhne diese Hoffnung, die aber nun durch neueingeführte Maßregeln uns gänzlich benommen wurde, hätten wir uns schon vor einem Jahre an Ihre Kaiserliche Majestät gewendet, bei Gelegenheit der ersten heiligen Kommunion des Kaiserlichen Prinzen, da wir, wie ganz Frankreich, uns durch die Beschreibung dieser erbauungsvollen Ceremonie hoch erfreut und beglückt fühlten; aber auch anderseits als Familienväter große Traurigkeit empfanden, weil wir einen so merkwürdigen Unterschied, in eben dieser Beziehung, zwischen dem erlauchten jungen Prinzen und unsern eigenen Kindern sehen müssen. Diese wachsen in der Unwissenheit der Religionswahrheiten auf, da man hartnäckig darauf besteht, ihnen den Unterricht nur in der Sprache geben zu lassen, in welcher sie kaum einige Worte zu stammeln im Stande sind.

Oh ! Sire, wie viele kränkende und peinliche Thatsachen könnten wir hier anführen, wenn wir uns nicht fürchteten, unbescheiden zu werden ! Wie manche unter unsern Seelsorgern haben jedes Jahr den Kummer, sich im Religions-Unterricht vor Kindern zu befinden, die zu zwölf, dreizehn und vierzehn Jahren nicht im Stande sind, sie in einer Sprache zu verstehen,

des parents, ils sont dans l'impossibilité de préparer convenablement à la première communion! Combien de pères et mères de famille qui gagnent leur pain de chaque jour à la sueur de leur front, s'imposent la tâche, souvent au-dessus de leurs forces, d'enseigner eux-mêmes à leurs enfants, pendant les veillées d'hiver, la lecture et la lettre du catéchisme allemand aux dépens du repos et du sommeil, dont ils auraient tous si grand besoin! Combien de jeunes gens parvenus à la fin de leurs années scolaires, ne savent ni lire, ni écrire l'allemand qu'ils comprennent, et ne comprennent pas le français qu'ils savent lire et écrire, d'une manière quelconque, sont par conséquent incapables de suivre avec intelligence les prières de l'office paroissial, incapables d'entretenir la plus petite correspondance de famille ou d'affaire dans la seule langue comprise par l'immense majorité de la population.

Le mal est grand et il est urgent d'y porter remède.

Il y a certainement, et nous ne saurions le répéter assez, unanimité dans nos désirs de voir apprendre à nos enfants et se propager partout au milieu de nous la langue française, la langue parlée par la grande, héroïque et généreuse nation à laquelle nous sommes indissolublement unis et fiers d'appartenir. Mais il y a d'autre part aussi nécessité absolue de cultiver dans nos écoles la lecture, l'écriture et l'instruction du catéchisme dans l'idiome natal. Ce double enseignement du français et de l'allemand est, comme nous l'avons exposé, universellement suivi chez nos voisins de l'Alsace, avec un succès remarquable qui, signalé à Votre Majesté dans la circonstance déjà citée, Lui a permis d'adresser aux instituteurs réunis autour d'Elle à Strasbourg, des remerciements et des félicitations pour les progrès obtenus dans la langue nationale, en même temps que des paroles d'encouragement au sujet de l'enseignement de la langue maternelle.

Notre situation étant à tous égards la même que celle des deux départements du Rhin, nous nous croyons autorisés, Sire, à demander que d'après les ordres de Votre Majesté, l'enseignement exclusif du français soit remplacé dans nos communes par l'enseignement simultané des deux langues; en un mot, qu'on substitue à notre programme actuel celui adopté dans toute l'Alsace.

SIRE,

Sous le régime du suffrage universel, le droit de pétition appartient à tout citoyen. Nous en usons aujourd'hui avec la conviction que la question si grave soumise à Votre Majesté, et qui depuis beaucoup trop longtemps déjà tient en émoi, froisse et irrite une

und so, zu ihrem größten Bedauern wie zu dem der Eltern, sie nicht gehörig zur ersten Kommunion vorbereiten zu können!

Wie viele Familienväter und Mütter, die ihr Brod im Schweiße ihres Angesichtes verdienen müssen, legen sich die fromme, aber doch zu schwere Pflicht auf, in den Winterabenden sich die nothwendigen Schlafstunden selbst abzubrechen, um ihre Kinder den Katechismus auf Deutsch lesen zu lehren! Wie viele junge Knaben und Mädchen, die die Schule verlassen müssen, ohne das Deutsche, welches sie doch allein verstehen, weder lesen noch schreiben zu können, und das Französische wohl einigermaßen lesen und schreiben, aber zu wenig verstehen, um Briefe oder sonst in der Familie Nothwendiges fertig bringen zu können. Es ist dies ein Uebelstand, dem doch Mittel zu schaffen und dringend scheint.

Wir können es nicht zu oft wiederholen: wir wünschen Alle einstimmig, daß unsere Kinder die französische, die Nationalsprache, lernen, und daß sie bei uns auch allgemein eingeführt werde; aber andererseits finden wir es ebenfalls nothwendig, daß man in unsern Kinderschulen zu gleicher Zeit Deutsch lesen und schreiben lehre, damit sie den Religions-Unterricht und den Katechismus zu verstehen im Stande seien. Dieser gleichzeitige Unterricht in der französischen und deutschen Sprache ist, wie wir es dargethan haben, bei unsern Nachbarn, den Elsäßern, allgemein eingeführt mit einem sehr merklichen Erfolge, welcher, wie wir es auch schon bemerkt haben in dieser Bittschrift, Ihrer Kaiserlichen Majestät Gelegenheit gegeben hat, den in Strassburg versammelten Schullehrern Belobungen zu ertheilen für die in der Nationalsprache schon errungenen Fortschritte im Elsaß, sie aber auch zugleich zu ermuntern hinsichtlich des Unterrichts in der Muttersprache.

Da unser Zustand und unsere Verhältnisse eben dieselben sind wie in den zwei rheinischen Departementen, so glauben wir uns berechtigt, zu verlangen, daß, gemäß dem Befehl Ihrer Kaiserlichen Majestät, bei uns auch der gleichzeitige Unterricht im Französischen und im Deutschen eingeführt werde, mit einem Worte, daß das Programm für die elsässischen Schulen auch in den unsrigen eingeführt werde.

Sire,

In einem Lande, in welchem das allgemeine Stimmrecht besteht, ist es jedem Bürger erlaubt, eine Bittschrift bei dem Landesherren einzureichen. Heute also erkühnen wir uns, dieses unser Recht auszuüben, in der festen Ueberzeugung, daß die so wichtige Frage, welche der Entscheidung Ihrer Kaiserlichen Majestät

par le nombre de ses sujets les plus fidèles, les plus dévoués et les plus patriotiques, aura incessamment sous ce haut et puissant patronage une solution conforme à nos aspirations et aux grands intérêts qui y sont engagés.

Notre démarche sera certainement couronnée de succès, si, comme nous L'en supplions et que nous attendons d'Elle avec la plus entière confiance, Votre Majesté daigne Elle-même prendre connaissance des motifs que nous avons cru devoir exposer plus haut.

Cette concession attendue avec le calme et la sécurité que donnent toujours le bon droit et la justice, sera accueillie, Sire, par des cœurs ^{profondément} reconnaissants, et fera bénir une fois de plus le nom de l'Empereur au milieu de nos populations.

La Religion, la Patrie et la Famille y sont également intéressées.

Nous sommes avec le plus profond respect,

SIRE,

de Votre Majesté,

les très-humbles et obéissants serviteurs
et fidèles sujets,

vorgelegt ist, und die schon seit langer Zeit eine merkliche Anzahl Ihrer treuesten, ergebensten, und gewiß sehr vaterlandsliebenden Unterthanen kränket und erbittert, baldigst auf eine für sie befriedigende und erfreuliche Weise gelöst werden wird.

Unsere unterthänigste Bitte wird gewiß den so sehr von uns gewünschten Erfolg haben, wenn Ihre Majestät geruhen, persönlich Kenntniß zu nehmen von den Gründen, die wir in dieser Bittschrift angegeben haben.

Diese gütige Gestattung erwartend, mit der Zuversicht und der Herzensruhe, welche das Recht und die Billigkeit immer einflößen, werden wir sie empfangen mit der innigsten Dankbarkeit; und unsere treue Bevölkerung wird dadurch um so mehr Ihre Kaiserliche Majestät segnen und hochpreisen. Das Wohl der Religion, sowie das des Vaterlandes und der Familie erfordern es.

Sire,

Ihrer Majestät

die unterthänigsten und ergebensten
Unterthanen.